

FLORÉAL

REVUE LIBRE D'ART & DE LITTÉ-
RATURE. — FREIE RUNDSCHAU
FÜR KUNST UND LITTERATUR

Franz Clement
Jan Duren — Eugène Forman
Marcel Noppeney — Mme Poirier — Paul Reiser
Johannes Schlaf — René Schmickrath
J.-J. Van Dooren — Batty Weber
Nicolas Welter

N° 3

21 VI 1907

LUXEMBOURG

JOSEPH BEFFORT
IMPRIMEUR

FLORÉAL

SOMMAIRE DU N° 3.

INHALTSANGABE VON N° 3.

MARCEL NOPPENET :	<i>Paul Verlaine: A propos d'un livre récent.....</i>	Page 177
FRANZ CLEMENT :	<i>Johannes Schlaf</i>	Seite 183
MARCEL NOPPENET :	<i>L'Enfance, (poèmes)</i>	Page 187
NICOLAUS WELTER :	<i>Die Entführung (Ballade)</i>	Seite 191
Mme POIRIER :	<i>Féminisme opportuniste</i>	Page 193
JOHANNES SCHLAF :	<i>Der Stille Ozean (Skizze)</i>	Seite 202
MARCEL NOPPENET :	<i>Marginales</i>	Page 207
BATTY WEBER :	<i>Ein- und Ausfälle.....</i>	Seite 209
JAN DUREN :	<i>Drames ignorés (Nouvelle)</i>	Page 211
EUGÈNE FORMAN :	<i>Puckis Erdenfahrt (Roman) 4 u. 5... </i>	Seite 221
PAUL REISER et J.-J. VAN DOOREN :	<i>Petits poèmes en prose</i>	Page 233
BATTY WEBER :	<i>Tony Türmer (Novelle) Schluss</i>	Seite 236
RENÉ SCHMICKRATH :	<i>Vers l'Utopie (poèmes).....</i>	Page 246
FRANZ CLEMENT :	<i>Deutsche Litteratur (Monatstundsch.)</i>	Seite 248
MARCEL NOPPENET :	<i>Bibliographie</i>	Page 253
	<i>Les Revues</i>	Page 255

Les manuscrits non insérés ne sont rendus que sur demande expresse de l'expéditeur, accompagnée des frais de port.

Unverlangte Manuskripte werden nur zurückerstattet, wenn Rückporto beiliegt.

Les Hôtels recommandés.

LUXEMBOURG

Grand Hôtel Brasseur — Beyens-Wehrli, propr.
Hôtel de l'Ancre d'or — Angelsberg, Propriétaire.
Hôtel Niedner, Place d'Armes — Niedner, Propr.

BEAUFORT (Petite Suisse luxembourgeoise)

Hôtel Bleser — J. Bleser, Propriétaire.

DIEKIRCH

Hôtel des Ardennes — M^{me} Nelles-Heck, Propriét.
Hôtel du Midi — Kohn frères, Propriétaires.

MONDORF-LES-BAINS

Grand Hôtel de l'Europe — M^{me} Diderrich, Prop.

Restaurants recommandés.

LUXEMBOURG

Au petit Duval — Boulevard du Viaduc.
Restaurant Niedner — Place d'Armes.

Les Cafés recommandés.

LUXEMBOURG

Café Amberg — Rue de la Porte-Neuve.
Café du Commerce — Place d'Armes.
Café Français — Place d'Armes.
Café Jentgen — Place d'Armes.
Grand Café — Place d'Armes.

DIEKIRCH

Café de l'Esplanade — Esplanade.



Nach Vorschrift
des berühmten
**Doctor
Boerhaave**

bereitet
ist

BUFF'S BITTER

der beste
der Welt!

Alleiniger Fabrikant
Ludwig Buff Nachfg.
Echternach
Überall zu haben.

LUCIEN CAHEN

GRAND'RUE LUXEMBOURG GRAND'RUE

Grand
choix de **CIGARES**

DE TOUTE PROVENANCE

BOCK — HENRI CLAY — LOPEZ — EDEN —
ALBUERNE — HAMBURGS STOLZ — DIPLOMATOS

CIGARETTES © LÆWES PIPES © TABACS FINS

EN VENTE

à la librairie **Bück**, rue du Curé, Luxembourg, tous
les ouvrages mentionnés dans „Floréal.“

Alle in „Floreal“ erwähnten Bücher sind zu haben
in der **Hofbuchhandlung Bück**, Pastorstrasse.

PAUL VERLAINE ¹⁾
A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT. ²⁾

Je voudrais que l'on lût, chez nous, Paul Verlaine. Non seulement parce que son œuvre fut la plus haute, la plus absolument lyrique et, par le nombre de ceux qui s'en inspirèrent, la plus féconde du XIX^e siècle, la clef aussi de toute la poésie contemporaine, mais encore parce que sa vie s'encadre de deux faits qui le rattachent à notre pays et qui le rapprochent de nos cœurs : nous revendiquons le droit de sourire vers son berceau et de nous incliner sur son lit d'agonie, car quelque chose du Luxembourg a passé dans sa naissance et dans sa mort.

¹⁾ Il y a quelque ridicule à vouloir découvrir Paul Verlaine. Pourtant, pour inaugurer la série des courtes notices que „Floréal“ s'apprête à donner régulièrement sur les auteurs contemporains, trop peu connus, en vérité, il convenait de commencer par le plus grand de tous; mais il convenait aussi de n'aborder ce sujet qu'avec l'autorité que prête la connaissance approfondie de la vie et de l'œuvre du maître. Grâce au livre d'Edmond Lepelletier, l'occasion est tentante de dire, après d'autres, quelques mots sur l'auteur de „Sagesse.“ Que cette œuvre définitive soit l'excuse de ma présomption.

²⁾ Edmond Lepelletier : „Paul Verlaine, sa vie, son œuvre.“ Un vol. in-8°, avec un portrait inédit reproduit en héliogravure et un autographe. Paris, Société du Mercure de France, 7 fr. 50.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que Verlaine ait été compatriote de „ceux d'entre Sûre et Alzette“ ; cependant d'être né à douze lieues d'ici, au hasard des garnisons, en fait-il un réel Messin ? Français, certes, et essentiellement. Mais d'origine ? Le père de Verlaine, capitaine adjudant-major au 2^e régiment du génie en garnison à Metz, était né en 1798 à Bertrix, ancien duché de Luxembourg, à cette époque et depuis trois ans, Département des Forêts ; il était le fils du notaire de l'endroit, petit-fils d'un „franc-fièf“ de l'abbaye de Saint-Hubert, dispensé de la dîme et de la gerbe. . . . Au „naïf“ village d'Arville, le poète Saint-Pol-Roux, un jour, rencontre le „sous-cousin-germain du poète, paissant sa génisse et ses deux vaches devant sa demeure“ ; il s'arrête devant le „berceau des Verlaine“, la vieille maison branlante, enfumée, *ardennaise*, „la maison à vieille porte, la maison des deux grands-pères“, dit le pâtre d'Arville. Et celui-ci lui narre la généalogie de la famille, dont, „avec Paul, il est le chef“ : les Henrion, les Gillet, les Nicolay, les Hubert. . . . tous noms évocateurs de là-bas, d'ici ! — „Esprit d'indépendance, culte de la patrie, religiosité naïve, amour des bois. . . ., Paul Verlaine est l'*apothéose* de sa race“, conclut Sain-Pol-Roux. — Et je songe que cette race pourtant est la nôtre, par la communauté des origines confuses, à travers les siècles de l'histoire !

Et voyez, cette branche des Verlaine n'est pas isolée ; ce n'est pas la greffe unique d'une immigration occa-

sionnelle : le Pauvre Lélian avait des parents un peu partout au creux des vallons d'Ardenne : à Bouillon, à Jehonville, à Paliseul ; toute une famille essaimée en ce Luxembourg qui était nôtre il n'y a pas trois quarts de siècle ! Jusqu'à ce garde *Verlaine* qu'un soir d'orage je rencontrai au cœur de la forêt ardennaise ; jusqu'à ce village du nom de *Verlaine* là-haut, près de Neufchâteau ; jusqu'à l'affection jamais démentie du poète pour le pays ancestral :

Au pays de mon père on voit des bois sans nombre,
Là des loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre
Et la myrtille est noire au pied du chêne vert.

.

Il est, dans la destinée de certains, des coïncidences que ne saurait expliquer le hasard ; ce Lorrain de naissance, ce Parisien d'adoption conserva de ses Ardennes une nostalgie parfois inconsciente, souvent fatale ; qu'il soit retourné à plusieurs reprises dans son pays d'origine ; qu'il ait habité Réthel, Juniville, Coulomnes, toutes localités ardennaises, séjourné longuement parfois dans le Luxembourg belge, cela s'explique mieux par une sympathie irraisonnée que par une nécessité évidente : Ardennais, Arthur Rimbaud qu'il aima comme un frère ; Ardennais, Lucien Létinois qu'il affectionnait comme un fils ; Ardennaise encore, Esther, une de ses compagnes de hasard, „massive, mafflue, taillée à coups de hache dans un billot de bois rude, paysanne mal dégrossie aux doigts saucissonnés, mais

à l'occasion très crochus" (Ed. Lepelletier); Luxembourgeoise enfin, cette Eugénie Krantz, la dernière „amie“ du poète, „celle qui fut en pied longtemps et qui lui ferma les yeux.“

„C'est à elle, dit Edmond Lepelletier, que Verlaine a dû de mourir dans un lit qu'il pouvait considérer comme le sien, dans un lit dont il payait les draps. Quelle ironie des choses, dans cette destinée d'un grand poète, fils d'un père officier, d'une mère propriétaire, bien dotée, qui ne dut qu'au hasard d'une rencontre, devant le comptoir avec une fille aux faveurs banales, de ne pas rendre le dernier soupir dans un des caravansérails de la mort. Grâce à elle il ne fut pas, à son heure suprême, un numéro, un paquet de chairs froides qu'on porte à l'amphithéâtre, si les amis n'arrivent assez vite pour réclamer le résidu d'une carcasse humaine.“

Cette pauvre fille survécut peu au poète: l'alcoolisme la mena promptement au tombeau.

Qu'on se garde de s'imaginer que je veuille faire un titre de gloire à mon pays d'avoir fourni à Paul Verlaine sa dernière maîtresse! Glaneur aux champs de l'histoire littéraire, je relève simplement les faits de la vie intime d'un poète, qui font que nous nous sentons plus près de lui. Or il semble qu'il y règne quelque fatalité obscure, et je crois trouver l'explication de rencontres, qui paraissent fortuites, dans des affinités de race à peine perceptibles; mais entre sa naissance,

où nous jouons un rôle et sa mort, où nous paraissions encore, l'existence de Paul Verlaine se déroule et s'insèrent ses œuvres. Et à cela nous sommes étrangers.

L'ouvrage d'Edmond Lepelletier est l'œuvre attendue, l'œuvre définitive; justice est faite des insinuations calomnieuses qui éclaboussent encore, parfois, cette mémoire. Le pauvre Lélian y revit, résumé et grandi; depuis sa petite enfance encore heureuse, quand il jouait sur l'Esplanade, à Metz, jusqu'à sa fin misérable au 39 de la rue Descartes, en passant par le collège, le home familial, les voyages, la campagne, la prison, hélas! l'hôpital, souvent, et la „Grand'Ville adverse et sournoise“ nous le suivons dans une course mouvementée et pittoresque. Paul Verlaine avait confié à l'ami fidèle de toute sa vie, au confident de ses joies et de ses douleurs le soin de „défendre sa mémoire“; Edmond Lepelletier, de qui la haute probité littéraire autant que politique ne peut être révoquée en doute, accomplit ce poignant devoir en écrivant son „histoire vraie“.

Grâce à ce beau livre qui est en même temps un bon livre, Verlaine tout entier se dévoile, et les causes de ses erreurs et de ses folies. Je les résumerai: Epoux déçu, il aimait la femme dont il vivait séparé; il n'aimait qu'elle; père outragé, il ne devait jamais connaître le fils de sa chair; homme enfin, il était repoussant de laideur.....

Et tout le reste *fut* littérature!

Paul Verlaine fut le poète inconscient et magnifique ; il fit des vers par besoin et par impulsion, et raconter sa vie, c'est commenter son œuvre: des *Poèmes Saturniens* aux *Invectives* il n'y a pas d'évolution, il n'y a pas de gradation; il n'y a que des sensations diverses au gré de la route parcourue: son premier recueil naît dans le calme d'une existence qui s'annonce heureuse; les *Fêtes galantes* dans leur raillerie doucement ironique de l'amour, sont un acheminement vers la *Bonne Chanson*, qui marque l'arrêt reposant avant le départ pour le but incertain; les dolentes *Romances sans paroles* sont les chansons de route dont il s'accompagne avant d'arriver à *Sagesse* et à *Amour*, décisives étapes, capitales et glorieuses, immortelles. Là, ses sentiers s'égarèrent. En vain certaines choses encore seront-elles belles dans ce qui suit: vieilli avant l'âge, meurtri par le sort atrocement adverse, brisé par la vie mauvaise, Verlaine va mourir: déjà „*cela ne l'amuse plus de faire des vers*“; alors il se tourne, un soir, vers le mur, et rend à Dieu, en qui il croit quand-même, son âme candide et adorable d'enfant et de gueux.

MARCEL NOPPENNEY.

Les œuvres complètes de Paul Verlaine, 5 vol. (3 vol. Poésies), le vol. 6 francs. Chez A. Messein, 19, Quai St-Michel, Paris. — Choix de poésies, Charpentier et Fasquelle. 1 vol. 3,50

JOHANNES SCHLAF.

Es gibt zwei Johannes Schlaf: der eine steht in den Literaturgeschichten, ist gekannt, aber nicht gelesen, er ist vielleicht auch schon tot; der andere steht selten in den Literaturgeschichten, ist fast nur von Feinschmeckern gekannt und wird sehr wenig gelesen; der letztere aber lebt sicherlich noch. Der erste Johannes Schlaf ist derjenige, bei dessen Namensnennung man gleichzeitig an Arno Holz denkt; der letzte ist der Prosalyriker, Roman- und Novellendichter.

Holz und Schlaf — Papa Hamlet, die Familie Selicke, Neue Gleise — 1880, 1890, 1892: bedeutende Namen und Daten in der deutschen Literaturgeschichte. Holz der unerbittliche Methodiker, eine Art poetischer Schulmeister mit ein wenig Gottchedseele, Schlaf der Übersensitive, der sanfte Lyriker; es war eine wohlgeratene Verbindung zu gemeinsamem Schaffen, wahrhaftig eine geistige Ehe, wobei Holz der Mann, Schlaf das Weib bedeutete. Das Resultat dieses gemeinsamen Schaffens war eine Reform des dichterischen Sehens: die Dinge lasse man an sich herankommen, sei ihr ergebener Diener, halte sie fest, indem man ihre Einzellheiten festhalte. Das Drama mit willkürlich gestalteter Handlung ist Unsinn; das Theater gar Sünde. Die Leute müssen reden und handeln, wie sie es immer tun.

Das Ende vom Lied war: ein gewaltiger Fortschritt, neue Prinzipien im Dialog; Hauptmann ward hier der überlegene Verwerter. Aber das Theater blieb, und Holz machte hernach dessen im Traumulus mehr als genug. Der Bühnendichter Schlaf blieb sich treuer; „Meister Ölze“ ist die letzte Weisheit und der Gipfel, der hier möglich war; es ist kein Bühnenwerk, aber eines der wichtigsten und stärksten Bücher moderner deutscher Literatur. Ich hebe in dieser kurzen Charakteristik nur die wichtigsten und bedeutendsten Bücher hervor, sonst müßte, wenn ich von dem Dramatiker Schlaf rede, auch „Gertrud“ genannt werden, und „Die Feindlichen“ und „Der Bann“ und „Weigand“; für den Genuß der Dialog- und Psychologiefineiten genügt „Meister Ölze“.

Gleichzeitig mit dem Dramatiker entwickelte sich der Prosalyriker und Novellist. „In Dingsda“ und „Stille Welten“ sind die charakteristischsten Sammlungen für den Prosalyriker; einiges suche man in „Die Kuhmagd“ und in „Der Narr“. Schlaf ist hier ein fast passiver Dichter, ein Mensch, der ganz ruhig und bescheiden die Natur an sich herankommen läßt und sie ganz einfach wiedergibt, dabei nur soweit komponierend, als es dessen bedarf, um die Natur lebenswürdiger erscheinen zu lassen. So tief auch die Einfühlung ist, Schlafs Lyrismus wird häufig abstrakt; man sollte es nicht glauben, aber es ist noch viel zu viel Anthropomorphismus in diesem Impressionismus.

Immer stärker wurde hier der Einfluß Whitmans. Ob er auch so heilsam war? Mit dem zunehmenden Drange nach Epik schwand bei Schlaf jene interessante, von raffinierten Erinnerungen durchzogene und an ihnen genährte Heftigkeit des Empfindens, die franziskanische Naturliebe seiner Kleinlyrik der „Frühjahrsblumen“. Er hat sich aber immer wieder zum genußreichen Sehen zurückgefunden, zum Augengenuß, zum Genuß des eigenen Auges; er hat dem mühevollen naturalistischen Sehen der ersten Periode auf immer abgeschworen, mit gesunder anheimelnder Notwendigkeit sein wahres Talent und seinen wahren Beruf erkannt¹⁾. Die besten Novellen Schlafs findet man in den Bänden „Leonore“, „Die Kuhmagd“ und „Der Narr“. Manche sind in der Komposition fast so stark wie solche von Maupassant, nur fahriger im Stil. Das Gebahren und Gehaben der Menschen, das langsame Werden einer Handlung sind bei Schlaf immer vortrefflich behandelt und dargestellt.

Schlafs drei Hauptromane bilden einen Cyklus; sie heißen „Das dritte Reich“, „Die Suchenden“ und „Peter Boies Freite“. Im „Dritten Reich“ will er dem Gâté-Typus und seinem Weg zur Gesundung nachgehen; der Peter Boie des dritten Buches hat die Gesundung gefunden; der letzte Roman ist der beste.

¹⁾ Diese Note finden unsere Leser in der weiter unten abgedruckten, bisher unedierten Skizze „Der Stille Ozean“, die uns der Autor gütigst für unsere Zeitschrift zur Verfügung stellte.

Es ist bezeichnend für Schlaf, daß seine künstlerische Sehnsucht im Roman nach Cyklen geht; er hat ein sehr tiefes und reines Gefühl für die Not unserer Zeit und sieht die Notwendigkeit einer rein künstlerischen Problemstellung derselben ein. Nur ist es ihm nicht beschieden, typenbildend zu wirken; er ist ein Talent, das ganz und gar auf dem Gegenpol des Zola'schen steht.

FRANZ CLEMENT.

L'ENFANCE.

Le poète dit :

Quand poudreux pèlerin du chemin de la Vie,
J'aurai longtemps erré dans l'ombre de mes jours,
Je suspendrai mes pas pour remonter le cours
Au loin ensoleillé de la route suivie.

Vers l'enfant que je fus et qui me tend les bras,
Calme et muet gardien d'un secret indicible
J'irai : dans l'albe asile, inviolable et paisible,
Entre ses jeunes mains je mettrai mon front las.

J'évoquerai les jours des enfantines fêtes,
Et la blanche douceur des vierges matins blancs,
Où le cortège clair des beaux rêves tremblants
Rit en essaim d'azur autour des jeunes têtes.

Oh ! réveil adorable et merveilleux ! Matin
Que n'a pas endeuillé la science de vivre,
Sur lequel incliné l'on lit comme en un livre
Point encore froissé par le doigt du Destin !

Espoirs pleins de clarté dans des yeux pleins d'aurore!
Frêles lèvres en fleur où vibrent des avrils,
Cœurs fervents, attiédés de baisers puérils,
Regards épanouis qu'un plus beau soleil dore!

Oh ! sainte pureté des fronts adolescents,
Douce tentation si candides et pures,
Prières, mots berceurs et qui tremblent, murmures
Timides et câlins des aveux frémissants !

Balbutiements premiers des étreintes fragiles,
Si doux que l'on dirait le chant rythmé d'un cœur,
Oh ! prélude fervent et mélodieux, chœur
Où la caresse naît dans les voix juvéniles.

Enfance, palais d'or dont l'enfant est le roi,
Ineffable jardin dans la lointaine terre
Où chante l'oiseau bleu de joie et de mystère,
Qui de nous chantera des chants dignes de toi !

Charme silencieux de ce roi qui s'ignore,
Et qui va par la vie en joignant les deux mains,
Sans savoir que dans l'ombre, au bord de ses chemins
L'homme qui se souvient ainsi que Dieu l'adore.

Vers l'enfant que je fus et qui me tend les bras,
Dans les palais dorés dressés sur l'île heureuse
J'irai. Devant le seuil qu'ombragera l'yeuse
Je poserai ma lèvre aux traces de ses pas.

L'esprit de négation dit :

Tu traîneras ta chair pantelante et livide
Au seuil des autrefois qui sont sans lendemains.
En vain tenteras-tu, dans ton cœur impavide
De l'ébranler encor de l'effort de tes mains.

Tu meurtriras tes poings aux clous d'acier des portes,
Aux ferrures de l'huis clos pour l'éternité ;
Et d'avoir trop pleuré le deuil des choses mortes
Tes yeux ne verront plus le palais déserté.

Jamais plus ! Jamais plus ! A l'horizon plus sombre
Roule, écume et bondit un plus noir océan.
L'île heureuse n'est plus. Dans les ondes de l'ombre
L'épave du passé glisse vers le néant !

Jamais plus ! Jamais plus ! Tu sauras la souffrance
Des regrets vers lesquels les vœux sont superflus.
Le souvenir mauvais t'interdit l'espérance
Et gémit dans la nuit : „Jamais plus ! Jamais plus !“

Et passant attardé, tu reprendras ta route
Indécise et livrée au hasard de tes pas,
Et ton cœur torturé de l'angoisse du doute,
Fuira ce passé mort qu'il ne reconnaît pas.

L'esprit d'ironie dit :

O ! Rêveur puéril incliné sur toi-même !
Ce temps dont tu te plais à t'enchanter toujours,
Ces jours anéantis que ton souvenir aime
Furent tristes et laids entre les plus laids jours !

Rappelle-toi les ans, rappelle-toi les heures !
Fouille dans le tombeau de ton morne passé.
Oubliant l'impossible espoir dont tu te leures,
Evoque devant toi son fantôme glacé.

Que vois-tu ? Qui vois-tu ? L'enfant triste et morose
Que tu fus en des jours sans joie et sans espoir,
Où l'épine toujours te blessait sous la rose,
Et desquels le matin fut sombre comme un soir !

Te souvient-il d'un rire éclatant et sonore ?
D'un seul jeu puéril où ne fut pas l'ennui ?
D'un seul mot tendre et doux enchantant ton aurore ?
D'un seul rais de soleil se glissant dans ta nuit ?

Te souvient-il d'une heure en ton adolescence
Que ne tourmentât point l'angoisse du remord ?
D'une étreinte chérie aux veilles de l'absence ?
D'un clair et jeune amour qui prenait son essor ?

Non ! Car ton souvenir ment et t'illusionne,
Tes regrets sont sans cause, et ton cher autrefois
N'est qu'un rocher désert que nul soc ne sillonne,
Et l'écho reste sourd à l'appel de ta voix !

(Extrait du *Cantique éternel*
en préparation.)

MARCEL NOPPENY.

DIE ENTFÜHRUNG.

Es schlug auf den Tisch der Graf von Falkenstein :
 „Ihr, Gottfried von Vianden, sollt mein Eidam sein.
 Den Stolzenburger, den Schleicher, ich würge den Schelm
 Und henk' ihn, wie den Alten, in Harnisch und Helm.“

Im Garten zu Falkenstein, da flüstert's und lacht.
 Wildröschen duften, die Nachtigall jauchzt durch die Nacht.
 Zwei Pferde stehn gesattelt, fertig zum Sprung.
 Dem Stolzenburger im Arm ruht's blühend und jung.

Ans Fenstergitter rüttelt der steigende Wind :
 „Graf Falkenstein, der Feind entführt euer Kind.“
 Auffährt der Graf und stöhnt mit schäumendem Mund :
 „Die Dirne! Verdammt! Ich würg ihn zu Tod, den Hund!“

Im Rosenhag tief birgt sich die Nachtigall,
 Durch Wald und Felsen brichts mit Hall und mit Schall ;
 Ein Stürmen vorauf, ein Stürmen hinterher,
 Ein Stürmen am Himmel, als ob's ein Wettlauf wär!

„Hör' nur, mein Hugo! Man ist uns auf der Spur.“
 „Das tut, im Grunde rauscht tief unten die Our.“
 „Nicht tut's der Fluss, Verfolgung ist es, die naht.“
 „Still still! Schon steigt zur sichern Höhe der Pfad.“

Ein Stürmen vorauf, ein Stürmen hinterdrein,
 Ein Stürmen am Himmel mit flackerndem Wetterschein.
 Der Zelter stürzt. Er reißt sie herüber und schreit :
 „Schling um mich die Arme. Mein Schloss ist nicht mehr weit“.

Ein Stürmen vorauf, ein Stürmen hintennach,
 Ein Stürmen am Himmel mit murmelndem Wetterschlag.
 „Da sind sie! Rette, rette! Gleich fassen sie mich.“
 „Hier, nimm den Dolch, und greift man dich, so stich.“

Graf Falkenstein keucht und knirscht mit schäumendem Mund:
 „Die Dirn und der Hund! Ich wüрге die Dirn und den Hund!“
 Am Himmel brechen Wolken und Wetter los.
 „Nun gilt's, Feinslieb! Lang hinter dich. Stoss, stoss!“

Und eine Faust, die sich streckt, und ein Dolch, der blinkt;
 Und ein Stich und ein Schrei und ein Mensch, der vom Pferde sinkt.
 „Allmächt'ger, das war mein Vater, den ich erstach!“
 Und tausend Donner rollen die Worte nach.

Da kehrt sich der Ritter, da packt er die Braut und brüllt:
 „Was kühl ich ersonnen, nun hat's sich herrlich erfüllt!
 Dein Vater war an meinem worden zum Schelm.
 Er hat ihn gewürgt und gehenkt in Harnisch und Helm.

Da schlich ich zu dir, da log und lockte ich heiss.
 Du, Törin, gabst dem Feinde den Vater preis.
 Du senkstest dem Vater den Rachedolch in die Brust,
 Und jetzt, mein Dirnchen, büß' ich an dir meine Lust.“

Er warf sie herum, er zwang sie wild auf den Sitz.
 Da schrie ein gemartert Herz und da zuckte ein Blitz.
 Der traf. Auf seinem Ross der Unhold sass
 In Helm und Harnisch, feurig wie flüssiges Glas.

Die Donner jagten vorbei in wirbelnder Hatz;
 Da bäumte der Hengst und wandt sich wiehernd zum Satz.
 Ein flammendes Wunder im Bogen zur Tiefe fuhr
 Und hochauf zürnten zischend die Wasser der Our.

NICOLAUS WELTER.

FÉMINISME OPPORTUNISTE.

(Suite)

L'expérience historique montre de façon à peu près constante le progrès parallèle de la destinée féminine et de la civilisation, c'est-à-dire de l'énergie, de l'intelligence et de la justice. Plus l'homme a de valeur, moins il craint la liberté de la femme.

Ceci apparaît non seulement dans l'opposition des grandes masses, nations européennes et peuplades sauvages de l'Afrique ou de l'Australie, tribus semi-barbares de l'Asie occidentale, sociétés en suspens de l'Inde et de la Chine, mais dans le détail même des civilisations dominantes. Ainsi les pays où la conquête de l'indépendance féminine est le plus avancée, se trouvent aujourd'hui être l'Empire britannique et les royaumes démocrates d'entre la mer du Nord et la Baltique.

La petite Finlande tient la tête, modèle étonnant du pouvoir de résistance que développe en un peuple la conscience de son droit. La constitution arrachée au formidable oppresseur russe consacre à la fois l'autonomie nationale et le suffrage universel, sans distinction de sexe — et ce n'est pas une concession platonique, les faits se sont chargés de la réaliser aussitôt; dix-neuf femmes ont été élues „députés“ : elles inaugurent le premier Parlement mixte que nous aurons

connu. A tous égards la femme finlandaise est aujourd'hui la „moitié“ de l'homme; elle jouit de l'égalité complète, qu'il s'agisse des droits politiques, des droits civils ou des mœurs domestiques, juste récompense de ce qu'elle apporta, pour maintenir sa patrie écrasée, d'ardeur à s'instruire et de dévouement à instruire le peuple.

A côté de la Finlande, dans ce même groupe septentrional, la Norvège et l'Islande accordent aux femmes une partie des droits politiques, l'électorat et l'éligibilité aux fonctions communales; il ne paraît pas que ces „conseillères municipales“ s'acquittent mal de leurs fonctions. Il en va de même dans les communes rurales de la Prusse. En Suède, elles ont mieux et moins: elles sont électrices aux fonctions législatives, quand elles sont propriétaires. L'électorat, en effet, reste lié à la propriété par survivance de l'époque féodale, partout plus favorable à la femme que le régime monarchique.

Le groupe anglo-saxon présente cette particularité que les colonies y devancent la métropole. Ainsi l'Américaine des Etats-Unis, l'Australienne, la Néo-Zélandaise jouissent déjà d'une grande partie des droits politiques: au Wyoming, au Kansas, elles sont électrices pour les fonctions législatives. Dans tous les autres Etats, elles sont électrices et éligibles pour l'administration scolaire, électrices pour les fonctions de l'Assistance publique.

— La Nouvelle-Zélande marche de pair avec le Wyo-

ming et le Kansas, les femmes y ont un rôle considérable et leur influence se fait particulièrement sentir dans la législation sociale.

La vieille Angleterre est moins alerte. On serait mal fondé toutefois à voir dans cette lenteur un effet de sa fidélité aux traditions. La véritable tradition anglaise est d'admettre les femmes à tous les emplois, y compris celui de chef suprême de l'Etat et de l'Eglise. Le féminisme y peut même tirer argument de ce hasard que les trois plus glorieux moments de leur histoire ont été trois règnes de femmes : Elisabeth, Anne et Victoria. Reste à savoir si c'est pour la raison qu'indiquait malicieusement la duchesse de Bourgogne : Savez-vous, ma tante, disait-elle à M^{me} de Maintenon, „pourquoi les affaires d'Angleterre vont mieux que celles de France. C'est qu'en France les hommes règnent et les femmes gouvernent, au lieu qu'en Angleterre, ce sont les femmes qui règnent et les hommes qui gouvernent.“

C'est aussi dans les cantons anglais les plus attachés au passé que les femmes ont conservé le plus de droits. Dans cette curieuse épave féodale qu'est l'île de Man, elles ont le droit d'électorat en toutes matières.

Il n'est pas douteux que d'ici quelques années, les „suffragettes“ si malmenées par la police, mais soutenues par l'opinion, notamment par le parti ouvrier, n'arrivent à la plénitude des droits. Quelques-unes s'y exercent sous le couvert du nom conjugal ; ainsi aux

élections de 1906, Lady Talbot a fait la campagne électorale pour son mari malade ; on peut croire que par reconnaissance et par justice cet honorable Lord ne manquera pas de voter en faveur des suffragettes. En attendant, elles ont une certaine part au gouvernement local ; elles sont électrices pour les fonctions municipales, pour l'administration scolaire, électrices et éligibles pour l'Assistance publique.

Les femmes slaves, en Russie et dans une partie de l'Autriche, jouissent d'une situation à peu près égale à celles des Anglaises — avec cette différence toutefois qu'elles sont parties du pire degré d'oppression et que leur progrès se fait par un développement continu, contraire à la tradition. Au XVIII^e siècle, le knout figurait encore parmi les châtiments qu'un mari peut et doit légitimement infliger à sa femme ; chaque couple de fiancés en recevait un parmi les présents de noce.

C'est l'organisation communiste du „mir“ qui a permis aux femmes, travailleuses et co-partageantes des récoltes en l'absence de mari, de prendre part aussi à l'administration locale. La fille orpheline de père, la veuve, la divorcée ont droit de vote à l'élection du staroste (maire) — à condition de se faire représenter par un parent de sexe mâle.

Les femmes russes ont d'ailleurs, et par une contradiction singulière, une remarquable indépendance civile. De tout temps, il a été admis qu'elles conservent dans le mariage l'administration propre de leurs biens,

revenus, économies, salaires. L'union la plus parfaite des cœurs ne saurait se choquer d'une séparation qui n'implique aucune méfiance, mais simplement une façon plus réelle de pratiquer l'équilibre conjugal. L'Autriche n'a admis ce principe qu'en 1811, l'Italie et le Canada en 1875, la Turquie (qui l'eût cru !) en 1876, l'Angleterre en 1882, l'Australie et les Etats de l'Amérique du Nord, à dates inégales à partir de 1884.

Restent les pays latins et entre tous la France, où sévit depuis un siècle la forte régression latine exprimée par le Code Napoléon. Son exemple est intéressant ici, puisque le Luxembourg a gardé de son incorporation à la France ce qu'il y a de pire au point de vue féministe : ce même Code Napoléon.

En France, la situation politique de la femme est simple : des devoirs et aucun droit. Elle doit obéissance aux lois qu'elle n'a point votées ; elle doit payer les impôts, qu'elle n'a point votés ; elle est justiciable d'institutions qu'elle n'a point votées. Elle est en tout responsable d'un contrat qu'elle n'a point conclu, ce qui est la négation même de la liberté sociale et la plus flagrante violation des principes de 1789.

L'inégalité civile, moindre s'il s'agit de la fille majeure, de la veuve, de la divorcée, n'est pas moins odieuse dès qu'il s'agit de la femme „en puissance de mari.“ La femme qui se marie devient mineure ; elle perd la propriété de sa personne et de ses biens ; elle est „incapable“ et par là assimilée aux enfants, aux

fous, aux criminels. — Mère, elle n'a aucune autorité sur ses enfants: la volonté, le consentement du père sont seuls requis. — Veuve, le testament du mari a pu lui enlever la tutelle de ses enfants. Si elle meurt à son tour, le tuteur sera choisi de préférence dans la lignée paternelle, et toujours sous la forme d'un parent mâle, car „ne pourront être tuteurs ni membres des conseils de famille les mineurs, les interdits, les femmes“.

Cette législation peu faite pour inspirer le respect de la mère, n'est pas plus avantageuse dans les rapports avec les étrangers: la femme ne peut „ester“ en justice, acheter, vendre, etc., sans l'autorisation de son mari. Elle n'a pas le droit de toucher son gain. La loi si nécessaire, si pressante que la Chambre avait votée il y a dix ans à ce sujet, vient à peine d'être tirée du panier aux oubliettes où l'avaient ensevelie le Sénat. Quand fonctionnera-elle? Dieu le sait, ou pour mieux dire le diable, car la femme du peuple révoltée de voir le fruit de son travail mangé par un mari fainéant ou ivrogne, a pris le parti de se passer de la loi, ce qui ne veut pas dire qu'elle vit en état de chasteté!

On peut s'étonner qu'un pays de douceur comme la France s'entête si longuement à défendre cette forteresse d'inhumanité qu'est le Code. On observe que les mœurs françaises paraissent, au contraire, faire aux femmes une place enviable, même excessive. Mais à quelles femmes, et en récompense de quels offices? Le Français est le plus généreux des hommes, mais

sa vanité est infinie: c'est pourquoi il n'a point de pays où le mensonge féminin soit mieux payé. La gravité de l'état de mariage ne met point à l'abri de ces sortes de duperies, car le mariage représente trop souvent pour l'homme une dot à s'annexer, pour la femme une façon décente d'exploiter l'homme. Et comme les plus dupés sont toujours les plus honnêtes, cela finit par une révolte en masse de l'opinion qui s'en prend au mariage.

On se marie de moins en moins en France. C'est l'homme, il faut le dire, qui a commencé.

„Pourquoi me marier, dit le garçon.“ Autrefois le mariage était le nœud de la vie. On se faisait moine ou on se mettait en ménage; il n'y avait pas d'autre moyen de vivre en paix, car la loi chrétienne faisait la loi mondaine. Les gens de rien révéraient le sacrement, gage de l'estime publique. Les bourgeois ou nobles y joignaient le souci de perpétuer les biens, le nom, dans des héritiers de leur sang. On avait beaucoup d'enfants dont on ne s'inquiétait guère, il suffisait qu'un restât, continuateur de la race; le droit d'aînesse conservait l'intégrité du patrimoine; le travail des cadets l'accroissait: une nombreuse lignée était une force. Aujourd'hui nous voyons qu'avoir six enfants au lieu d'un, c'est émietter l'héritage sans profit pour le bonheur d'aucun, leur part à chacun est trop petite. Puis nous nous sommes mis à les aimer, à les élever de notre mieux: c'est là un soin, une dépense considérables

— sans espoir de retour. Car la tyrannie a changé de côté: les parents doivent tout aux enfants les enfants ne doivent rien aux parents. Heureux s'ils veulent bien leur pardonner de les avoir mis au monde. Et la vie, en effet, est-elle si bonne que nous soyions tentés de la leur infliger? Rien ne dure, n'essayons pas de durer. Les familles et les patries meurent comme les individus. Des étrangers plus jeunes, plus abusés par l'illusion de vivre, prendront notre place sur le sol; ils ne seront ni meilleurs ni pis que nous; tout cela n'importe guère.

Mais si nous ne souhaitons plus d'enfants, pourquoi nous embarrasserions-nous d'une femme? Nos mères, nos grand-mères furent d'utiles compagnes. Elles portaient, nourrissaient, berçaient, mettaient sur pied leur dizaine de marmots, aides naturels du père. Elle tricotaient les bas et ravaudaient les culottes, elles gouvernaient la basse-cour, l'étable, la laiterie, les servantes, la cuisine et quelle cuisine: pétrir le pain, battre le beurre, couper la choucroute, saler le porc, fumer les jambons, tourner les confitures, garnir le cellier, le fruitier, l'armoire à linge, et les lessives, et les jardins, et les anniversaires; et encore et encore et toujours. Tout ce train n'existe plus; nos femmes ont un ou deux enfants, quand elles en ont, l'école les élève, le marchand les habille et nous nourrit. A quoi bon se donner pour si peu le luxe de ce parasite onéreux qu'est une épouse."

„Nous, répond la femme, nous en avons assez du métier de nourrice et de ménagère. Il n'y en a point de plus pénible, de plus absorbant, de plus mal récompensé ! Vous, hommes, quand vous travaillez à l'atelier ou au bureau, on vous paye et vous êtes maîtres de votre argent. Quand vos heures de service sont remplies, votre personne est libre. Nous, quel qu'ait été notre labeur nous restons à la merci de votre bon plaisir. Notre santé, notre bonheur, notre fortune sont en vos mains. Nous voulons devenir maîtresses de nous. Nous demandons à travailler aux mêmes œuvres que vous, être payées comme vous, disposer de ce qui est nôtre comme vous. Mariées, nous demandons qu'une loi égale régisse l'association, que les mêmes fautes aient la même punition, légale et morale, que si nous consacrons nos forces à avoir des enfants et à faire aller le ménage, ce travail familial et domestique reçoive un salaire, gage de notre indépendance, de notre dignité ! Et si nous ne trouvons pas à nous appareiller à notre goût, plutôt que de nous vendre par un mariage sans amour, nous préférons apprendre à nous suffire, vivre en braves filles, sans le secours et sans la tyrannie de l'homme. Programme vertueux et entraînant et écrasant peut-être, qui comporte un total revirement dans la formation de l'esprit et du caractère féminins et qui fait d'une nouvelle éducation le levier du féminisme.

(A suivre).

Mme POIRIER.

DER STILLE OZEAN.

Die Geographiestunde hatten die meisten von uns in der Elementarschule gern. Erstens ist sie an und für sich ganz unterhaltend, während andere Stunden viel nichtswürdiger sind; dann aber war auch nicht jeder andere Lehrer solch eine Seele wie Herr Beneke, der Geographielehrer. Denn damals konnte man noch öfter als heute, und zwar unter Umständen gründlich, das Rohrstockchen zu kosten bekommen. Herr Beneke nun aber schlug nie; es kam auch kaum vor, daß er nachsitzen ließ. Er machte einem höchstens Vorstellungen. Dabei weinte er fast mit seinem rührenden Stimmchen und hielt förmlich flehende Ermahnungen. Und das war dann so spaßhaft. Ich nun freilich für mein Teil hatte denn wohl die Geographiestunde nicht bloß aus diesem Grunde gern. Aber wegen Herrn Beneke wohl auch schon. Ich hatte gelegentlich mal in einem illustrierten Familienjournal, das bei uns in der Familie gehalten wurde, die Abbildung eines chinesischen Mandarinen gesehen, und der hatte genau so wie Herr Beneke ausgesehen.

Herr Beneke war ein kleiner, runder Herr mit zierlichen und sehr akuraten und korrekten Bewegungen; mit einer mächtigen, spiegelblanken Glatze, kleinen, runden, wohlgeformten Beinen, einem dicken, runden

Bauch, der aber zu seinem übrigen Körper in einem guten Verhältnis stand, und auf den eine goldene Uhrkette herabhing — Herr Beneke erfreute sich eines nicht gerade unansehnlichen Privatvermögens —, mit welcher Herr Beneke, während er, vor der großen Landkarte stehend, Vortrag hielt, zu spielen pflegte. — Er hatte einen dicken, kleinen, mondrunden Kopf mit richtigen, schwarzen, chinesischen Schlitzaugen, einer ganz sonderbar fremdartigen Stülpnase und einem breitlippigen Mund, der geradezu beständig das Wort „Mandschu“ sprechen zu wollen schien; und sein Gesicht, mit dem kleinen, sehr kurz geschnittenen und überaus sauber gezirkelten, pechrahenschwarzen Backenbärtchen zeigte eine ledergelbe, eine täuschend echt und rein chinesische Gesichtsfarbe. — Und dann sein feines, flehend weinerliches Stimmchen! Wir hatten zu Hause in unserem alten rotbraunen Direktorialglasschrank einen Porzellanchinesen stehen, der, wenn man ihn anstieß, mit dem Kopfe wackelte. Ich hatte oft, wenn ich ihn wackeln ließ, in nachdenklich sinnendem Ernst gedacht, daß, wenn er mit einem Mal sprechen könnte, er genau so sprechen müßte wie Herr Beneke.

Deshalb, um all solcher Eigenschaften willen, ist mir denn wohl auch nicht zum wenigsten mein erster Geographieunterricht über Asien unvergeßlich geblieben.

Mir ist manchmal, als hörte ich immer noch von Herrn Benekes dicken, aber sehr beweglichen Lippen:

Küen-Lün, Hoangho, Ghobi, Jangtsekiang, Peking, Nanking, Dawalaghiri, Mandschurei, Bochari, Balutschistan und Afghanistan.

Wie das war! Was diese Worte alles sagten! Als wenn einem die wunderbarsten Märchen erzählt würden! Ich habe Herrn Beneke eigentlich nie spaßhaft finden können. Er hatte vielmehr für mich immer etwas Sonderbares und verwunderlich Apartes; und wie gebannt hingen meine Blicke an seiner Chinesengestalt und seinem gelben Chinesengesicht.

Aber eins von den wundervollsten Dingen, die ich damals erleben durfte — und wie unsagbar viel wundersame Dinge erlebt man als Kind! — war mir, Herrn Beneke vom „Großen oder Stillen Ozean“ reden zu hören.

Allein schon, wenn er diese Worte aussprach: „Großer oder stiller Ozean“!

Der stille Ozean! Es war besonders dieses Adjektiv, das mir die unaussprechlichsten und wunderbarsten Vorstellungen erweckte, das mich andächtiger stimmte und mit einem fast ehrfurchtsvolleren Staunen erfüllte, als wenn ich Sonntags in der Kirche die Orgel spielen und die Liturgie und die Motette hörte.

Der Stille Ozean! Der Große oder Stille Ozean!

Dieser Große oder Stille Ozean, der größer ist als alle Kontinente zusammen! Der ja wohl allein die halbe Erdkugel einnimmt!

Und Wasser! Nichts als so ungeheuer viel Wasser; als solch' eine ungeheure, öde Wasserwüste!

Etwas Ungeheures, Großes, unsagbar Stilles; wo es hundertmal stiller ist als auf dem Friedhof! Etwas Furchtbares, weit, weit, unsagbar weit und still Bebildendes, mit irgend einem großen magischen Dämmerlicht drüber. Wenn man darin umkommt, das muß das Furchtbarste sein und doch zugleich etwas unsagbar Süßes! . . .

Unser Klassenzimmer lag im ersten Stockwerk. Ein großes, gelbgetünchtes Zimmer. Dem Eingang gegenüber — eine weiße Tür mit einer schwarzen Eisenklinke — stand das Katheder, standen die Gestelle mit den großen schwarzen Tafeln und hing die Wandkarte. Die Bänke, lange, arg zerschnittene und zerschnittene, graue tintenbektete Dinger, auf deren jeder etwa sechs Schüler saßen, standen in zwei Abteilungen, zu beiden Seiten eines Mittelganges. Auf der einen saßen die „Alten“, auf der anderen die „Neuen“. Ich saß an dem einen Bankende dicht bei einem der vier großen Fenster, die auf den Stadtkirchplatz, der zugleich Schulplatz war, hinausgingen.

Das war dann förmlich eine Wohltat, so zwischen-durch verstohlen einen Blick hinab zu tun.

Da war alles so schön gemütlich. Da drüben an der einen Ecke des kleinen, gassenähnlichen Durchganges, mit dem der große Platz auf eine größere Quergasse mündete, stand unser Wohnhaus; die andere Ecke war ein großer, alter Schuppen. Rechts neben unserem Wohnhaus wohnte der Herr Diakonus; neben ihm

schlossen sich noch drei kleine hellgetünchte Häuser an; gemütlich alles und propper, als ob es aus der Spielschachtel genommen wäre. Im Hintergrunde des Platzes ragte hinter seinen dunklen alten Linden der altertümliche Bau der Stadtkirche. Da konnte man denn nun, zwischen all den wundersamen Berichten über Asien und die fremden Erdteile, ganz betäubt, mit glühenden Augen einen Blick hinaustun; und, wie rückkehrend aufatmen, wenn man drüben die Häuser sah oder die Sonne auf dem großen, stillen, grauen Platze und auf dem großen Bronzeadler oben auf der Säule des Kriegerdenkmals, das in der Mitte des Platzes ragte. — Gras wuchs zwischen Pflaster und Sand hervor. Hühner pickten. Ein Gänserudel promenierte, gackerte oder kreischte plötzlich auf. Mit silberhellem, friedlichem Klang gab die Kirchturmuhre die Stunde an.

Aber da irgendwo gab's den „Großen oder Stillen Ozean“. Den Stillen Ozean! —

Nun, heutzutage hat man schon mit manchem geplaudert, der ihn kennen gelernt hat. Er ist, wie eben so ein Weltmeer ist — Sturm gibts und Sonne. Dampfer fahren kreuz und quer darüber hin; kommen hinüber und gottlob zu allermeist und für gewöhnlich auch wieder zurück; mit Gütern, Passagieren, Kapitänen, Matrosen, Steuerleuten, Schiffsjungen, Mensch und Vieh.

Und doch ist da noch etwas anderes und ganz besonderes, und das ist und bleibt „der Große oder Stille Ozean“! Der Stille Ozean! . . .

JOHANNES SCHLAF (Weimar.)

MARGINALES.

„Votre chimère est un corbeau auquel on a rogné les ailes“, lui dit la chouette d'Athéné.

„Votre amour est un couteau sans lame ni manche“ ajoutèrent les besicles de Monsieur Prudhomme.

„Votre œuvre un soulier éculé, et les doigts qui passent“ piaula la calotte de Monsieur le Curé.

„Une plume hors d'usage“ approuvèrent les ronds-de-cuir en se mouchant avec fracas.

„Votre intelligence est bien malade“ bredouillèrent les piliers du plus proche cabaret.

„Et vous-même un personnage aussi dégoûtant que d'ailleurs inoffensif“ clama tout le pays Béotien en se levant comme un seul homme.

„Des mots, des mots, des mots“ sourit Hamlet et s'esquiva.

* * *

Dire aux jeunes gens : „Plus tard vous jouirez de la vie, plus tard“ c'est promettre à un affamé de lui donner à manger quand il n'aura plus faim.

* * *

Celui qui prétend n'agir que par principes est souvent un impuissant et toujours un imbécile.

* * *

Rien n'est plus ridicule que la médiocrité satisfaite, si ce n'est l'effort impuissant.

* * *

Il faut, ou „mieux faire“ ou s'abstenir complètement; il ne faut pas „tâcher de mieux faire!“

* * *

Vous chantez les louanges de mon ennemi! Ne me faites pas pareille injure! Dites-moi plutôt du mal de moi-même!

* * *

Consolations: (y songer parfois).

Voltaire a dit:

Le plus grand malheur d'un homme de lettres n'est peut-être pas d'être l'objet de la jalousie de ses confrères, la victime de la cabale, le mépris des puissants du monde: c'est d'être jugé par des sots. (*Dictionnaire philosophique.*)

Et Montaigne:

Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.

MARCEL NOPPENY.

EIN- UND AUSFÄLLE.

Wer das Volk führen und nicht als Demagoge gelten will, muß es an der Nase führen.

*

* * *

Am vertrautesten sind einem nicht die Räume, in denen man sich am meisten gefreut, sondern die, in denen man sich am meisten gelangweilt hat.

*

* * *

Bewunderung und Unterschätzung gehen meist Hand in Hand; denn die Masse bewundert von den Leistungen eines Menschen vor allem die, die sie ihm nicht zuge-
traut hatte.

*

* * *

Auch in dem Frechen steckt manchmal ein wenig Mut. Nur dann nicht, wenn er auf Prügel ausgeht, um sie sich bezahlen zu lassen.

*

* * *

Dem Schwächling wird der Schmerz zur Wollust, wenn er sich als Märtyrer, dem Starken, wenn er sich als Überwinder fühlt.

*

* * *

Wird ein Mensch zum Weiberhasser durch seine Mutter, so war die Mutter, wird er es durch seine Geliebte, so war er selbst daran schuld.

* * *

Mit zwanzig Jahren wird jeder Mensch zum Dichter. Darum sind die echtsten Dichter die Menschen, die ihr ganzes Leben lang zwanzig Jahre alt bleiben.

* * *

Kinderaugen sind nur deshalb so schön, weil das Leben erst in sie hinein und noch nicht aus ihnen heraus schaut.

* * *

Es ist ein Kennzeichen der Jugend, daß sie sich hinter den durchsichtigsten Masken sicher versteckt wähnt. Kinder halten sich für unkenntlich, wenn sie sich ein Blättchen Confetti auf die Nasenspitze geklebt, und für unsichtbar gar, wenn sie die Augen geschlossen haben.

* * *

Durch das Froufrou ihrer seidenen Unterröcke wollen die Frauen nur an ihre Beine erinnern.

BATTY WEBER.

DRAMES IGNORÉS.

Comme Jean Chaumont, le jeune peintre, rentrait de la gare, où l'avait conduit le hasard d'une course, il s'arrêta aux abords du pont, pour mieux regarder sa ville natale. Surgissant d'un fond de rochers âpres, elle lui semblait, dans le fauve rutillement du soleil d'octobre, telle une veuve déjà consolée, mais qui, par coquetterie de blonde, continuerait à se draper de noir. Il l'admira passionnément, de sa ferveur pour toute beauté, et aussi de cet attachement héréditaire, dont la fatale puissance parfois l'irritait. Quelques minutes auparavant, grisé par la fumée des locomotives, énervé par les coups de sifflet d'un départ de train, jaloux du plaisir de l'attente qu'il reconnaissait sur la physionomie de certains voyageurs, il souffrait d'un désir fou de s'en aller, lui aussi, dans une course vertigineuse, rythmée par le gémissement des essieux, de s'en aller dans n'importe quelle direction très loin seulement, vers l'Inconnu aux séductions troublantes. Maintenant, il le regrettait, cela lui causait une honte presque; et il s'adressait à la cité avec des paroles de suppliante et infinie tendresse, comme pour reprendre une maîtresse offensée.

„Cette façon d'assiéger la lune en plein midi, et de barrer le passage aux honnêtes citoyens, te signale à trois cents mètres!“ — Prononcés sur un ton gouailleur,

ces mots ramenèrent Jean à la réalité; il aperçut alors son camarade Saunier, qui depuis quelques instants déjà l'observait. Se félicitant l'un et l'autre de cette rencontre, les deux hommes poursuivirent leur promenade ensemble.

A peu près du même âge, tous deux fils de fonctionnaires, ils s'étaient trouvés dans les classes supérieures du lycée, à une époque d'ailleurs, où, plus que ces circonstances banales, une communauté de vocation artistique devait les rapprocher. Les débuts de leur amitié coïncidèrent donc avec cette inepte et merveilleuse période où l'âme se découvre elle-même en ses aspirations, où, dans sa neuve hardiesse, l'imagination fête d'inénarrables transports; où l'intelligence, encline aux sublimes folies, s'ouvre à toutes les utopies généreuses, à tous les songes incohérents qui font de notre siècle un siècle humanitaire et névrosé, une période où l'on croit pouvoir imposer sa personnalité à l'univers, et parvenir, d'un seul élan, aux cimes glorieuses, ignorant que peu d'élus les atteignent, et que ceux-là encore n'y arrivent que bien tard, et tout épuisés, pour avoir, le long de la route pénible, versé des larmes de sang. Cependant dès lors, et à travers cette effervescence de jeunesse, Pierre Saunier se révélait esprit au fond modéré, positif, sceptique au point de railler, par moments, ses propres hallucinations, tandis que chez Jean tout annonçait le rêveur obstiné, l'éternel enfant que la vie briserait sans merci, à moins de le combler de ses

faveurs les plus rares. Tels, leurs caractères eussent pu s'influencer réciproquement d'une manière heureuse. Mais, après un an de travail préparatoire sous la direction des professeurs de l'endroit, ils s'expatrièrent, chacun de son côté : Pierre s'installa à Munich ; Jean, après un bref séjour à Paris, se vit rappelé au pays par le décès de son père. Demeuré orphelin, ne disposant que de minimes ressources, sans protecteur dans une société essentiellement bourgeoise, hostile aux artistes, et où trop souvent somme et qualité des recommandations priment la valeur individuelle, il dut renoncer à la Capitale, aux enseignements des maîtres, à une atmosphère si merveilleusement propre à exciter, jusqu'à l'exaspération, les forces vives de la pensée. Également prompt, vu son extrême sensibilité qu'aiguisait le deuil récent, aux belles ardeurs qu'aux lassitudes finales, déjà il comptait en terminer d'une existence ainsi appauvrie de ses plus brillantes chimères, lorsque, de découvrir à la fois, dans les yeux d'une petite voisine une incontestable sympathie, et dans la quiétude somnifère du paysage hiémal comme une autre participation, plus mystérieuse, à son morne désespoir, le sauva d'un aussi brutal dénouement. Repris tout entier par sa griserie idéaliste, il résolut d'affirmer, dans la sincérité de son vouloir, cette faculté créatrice latente au plus profond de son être, de féconder le germe sacré par un labeur sans répit, jusqu'à ce que, pour la joie de tous, il éclatât en royale floraison de Beauté. Il sut tantôt concevoir

et traduire le sens intime, émotif des sites, leur charme subtil, tantôt, accessible aux inspirations larges et véhémentes, les magnifier par la réverbération d'un passé maintes fois séculaire. Comme tous les jeunes, il se heurtait à l'indifférence du public moutonnier, lequel, d'instinct, ne va qu'aux noms bruyants, aux réputations solidement établies. Même à son égard cette indifférence inévitable se doublait d'un mépris manifeste, venu de ce que pauvre, il lui fallait, pour subsister, broser à vil prix des portraits, et enseigner, à des fillettes, la décoration d'un éventail ou d'un sachet. Il lui manquait en outre ce prestige que confère le traditionnel voyage d'Italie, avec, au retour, l'exhibition, à la devanture d'un encadreur, du „Ricordo di Napoli“, où, sous un ciel d'azur, mais d'azur à vous faire crier, une vendeuse d'oranges darde sur vous le feu de ses prunelles trois fois plus larges que sa bouche de grenade ! Aussi, défaillant sous la tâche trop ardue, parfois rejetait-il ses pinceaux loin de la toile ébauchée. A ces heures grises, guidée par une infailible intuition, paraissait l'Amie, et avec elle toute l'allégresse des aubes meilleures. Quatre années de la sorte s'écoulèrent; années que marquaient des alternatives d'enthousiasme et d'apathie, de découragement et de lutte acharnée, de prostration et d'intense activité cérébrale; fécondes ou stériles? — Jean l'ignorait; mais certainement décisives: Une exposition que consacrerait une inauguration officielle, réunirait prochainement les ouvrages des nombreux artistes indigènes,

enfin groupés en un mouvement de solidarité. Or, là il se ferait connaître par les œuvres où s'exprimaient ses idées les plus hautes, où transparaissaient les plus nobles de ses émotions. Et pourquoi ne serait-ce point alors le premier pas vers la gloire ?

C'est précisément de ce „Salon“, en vue duquel du reste, trois jours plus tôt, Pierre arrivait d'Allemagne, que s'entretenaient les amis au moment de s'engager, évitant les rues à cette heure populeuses, dans une allée du parc municipal. „J'enverrai aussi mon „Arbre“, disait Jean. Oh ! la chose impressionnante que ce grand tronc foudroyé ! . . . Je flânais du côté de Belle-Fontaine, en août . . . Dans les bois, cela sentait bon la fraise.“ — Pierre, involontairement, regarda au-dessus de lui le jaillissement des cimes altières et la splendeur automnale des branchages : Le vert encore dominait, se décomposant en mille nuances, de sorte qu'aucune délimitation brutale ne séparait l'émeraude clair des trembles d'avec le bronze terne des hêtres ; çà et là montait en un flamboiement la gamme somptueuse de la pourpre, des reflets cuivrés brillaient, des traînées d'ambre jaune. Or, une solitude absolue presque : d'avance et malgré son absence prolongée, il désignait, tellement ils étaient rares, les habitués qui croiseraient leur chemin. Dédaigneux de tels spectacles, comprendrait-on cet „Arbre agonisant ?“ — „Rentre avec moi,“ reprit Chaumont : „je te montrerai mon travail. Tu me donneras ton avis, en toute franchise ; je voudrais savoir si vraiment

je puis espérer.” — „Comment te l'apprendre? Ton succès dépend de deux facteurs : le hasard et le piston. Premièrement : Supposons qu'un personnage de marque, en contemplation devant tes chefs-d'œuvre, profère quelque qualificatif approbateur ; cinq minutes après, on s'écrasera à ton étalage ; dix minutes après se présentera un acheteur, et le journal du soir annoncera pompeusement „l'apparition d'un astre nouveau“ etc. Deuxièmement : Courbe la tête, fier Sicambre, et va déposer le plus possible de tes petits cartons, afin que d'abord l'on reconnaisse le simple fait de ton existence. Loin de pratiquer le „non merci“ d'un Cyrano, cours solliciter d'augustes patronages. Rien de plus apprécié qu'une gentille souplesse d'épine dorsale!” — Jean écoutait, mécontent, cette boutade. Non, il ne goûtait point ces plaisanteries-là, et une irritation mal contenue tremblait dans sa question : „Et l'Idéal, où le loges-tu?” — „Idéal, communion de l'artiste avec le spectateur de ses créations, mission divine — rayé de mon vocabulaire, tout cela! J'exerce le métier de peintre, comme d'autres exercent celui de tailleur ou de cordonnier, et même je le juge peu lucratif.” — Et un sourire amer crispait ses lèvres, trahissant une souffrance invaincue. „Je produis d'ignobles chromos, pour le compte d'une clientèle un peu spéciale de braves gens désireux de posséder une „huile authentique“. Cela ne se vend pas cher : les fournitures au prix coûtant, et pour la main-d'œuvre une modique rétribution par mètre carré.

„Le seul moyen de ne pas crever de faim!“ — „Et moi, interrompit Jean, que gagnait brusquement le pessimisme de son collègue, il me faut portracter à raison de trente francs des femmes laides! La dernière encore! — — Pas déjà si mal physiquement, mais un accoutrement! Juge un peu: Tous les oripeaux des jours de fête; des teintes qui

„...Hurlent d'horreur de se voir accouplées...“

des vêtements qui détruisent la ligne, des étoffes raides à tenir debout; sur des joues de pomme d'api, un demi doigt de poudre, d'où un aubergine irréprochable; pour comble d'horreur l'expression classique du „Souriez s'il vous plaît!“ Seulement, poursuivit-il, déjà rassénéré, „je ne vois là aucune nécessité de prostituer mon art, et de me vouer uniquement à épater Monsieur Prudhomme. Ne penses-tu donc pas qu'avec beaucoup de foi, et, je le concède, un peu de chance, nous ne surmontions les difficultés du commencement? Et une fois connus“ — „nous enlèverons en toute occurrence forcément les suffrages de l'honorable société,“ fit Pierre, blagueur, „en vertu de cet étonnant principe que de la signature dépend la valeur du morceau. Avant de se pâmer ou de hausser les épaules, on consulte prudemment le catalogue. Ainsi l'année dernière, au „Cercle artistique“, je commis l'indiscrétion d'observer deux jeunes filles qui détaillaient ma marchandise avec plus d'enthousiasme que de compétence. Tout à coup l'une d'elles, feuilletant son guide: „Mais,

ma chère, nous nous trompons: tout cela n'est pas du Prêcheur; c'est le trente-huit son premier numéro, et non pas le 88. Oh! les vilains badigeons!" — Amusant, je t'assure, la spontanéité de l'exclamation! — Enfin, qu'un jour des croûtes horribles ravissent d'admiration les habitants de cette ville, pour la raison qu'ils y reconnaîtront nos griffes respectives!" —

Ils traversaient à présent un quartier paisible, recherché des employés en retraite et des petits rentiers, à cause de la proximité des champs, et des jardinets qui enjolivaient ses habitations. Là, Jean occupait avec sa sœur veuve depuis quelques mois, et mère de quatre enfants dont l'aîné achevait sa dixième année, une maisonnette presque misérable, n'eût-elle disparu sous un fouillis de plantes grimpantes. Aussitôt dans l'atelier, assez vaste, et où affluait, par une baie largement ouverte de côté l'air irisé de la pleine campagne, Pierre s'arrêta devant une toile de dimensions considérables. „Un bout de son paysage préféré“, remarqua Jean. „Te rappelles-tu nos longues stations, au bas de la côte, appuyés au parapet? Nous nous tournions le dos, chacun prétendant ne s'intéresser qu'à son coin à lui. Raisonnable, tu choisissais, à gauche, la vallée fertile, un train de marchandises, interminable, à deux locomotives qui haletaient, le village si coquet, un cimetière plutôt reposant que macabre, et, dans le lointain, les hauts-fourneaux avec leurs immenses colonnes de fumée blanche. Et toutes ces choses évocatrices de saine acti-

vitité ou de calme profond, et d'un futur prospère, te plaisaient surtout dans la lucidité un peu brumeuse d'un matin de printemps." Désignant ensuite un cadre, où dans une lueur crépusculaire attristée de vapeurs violâtres, s'estompaient des ruines: „Voici mon domaine à moi". — „Je n'y découvre point", — observa Pierre narquois, „le fameux castel". — Jean sourit d'un désenchantement éprouvé, lorsque, au cours d'une excursion sur le plateau, ce château hanté, à l'entrée duquel, enfant, il distinguait très bien d'effroyables dragons qui naturellement gardaient captive une princesse belle comme le jour, apparut banale villa en briques rouges, construite par un commerçant retiré des affaires, et du seuil de laquelle une servante vulgaire, justement, chassait un mendiant! Gisant, au bord de la forêt, dans un champ agité en houle blonde, un chêne suggère le soir livide, lourd d'orage et d'angoisse, puis la nuit tragique, sillonnée d'éclairs, où il s'effondra. L'aubier, mis à nu par une béante blessure, se colore d'une sève rougeâtre, pareille à du sang. Et, en présence de cette scène, que dramatise encore l'exultante clarté d'un jour d'été, la légende hellénique se précise, qui prêtait aux arbres une âme. — Jean nommait „Eblouissement" la vision, dans un jardin, d'une jeune fille au fier profil d'impératrice byzantine, et dont le corps souple, d'une grâce d'amphore, se haussait vers un pommier neigeux. C'était Marie, sa fiancée, qu'il appelait du nom tendre de „Miette". Pierre admira la tête fine,

le casque des cheveux foncés, contrastant avec des yeux d'un bleu vif, presque métallique, dont l'énigme inquiétait, le dessin d'une bouche qu'on devinait cruelle. Puis, serrant avec une véritable émotion la main de son ami : „Tout ce que tu viens de me faire voir est beau, très beau ! Comme je rougis de mes espèces de réclames pour coiffeurs ou marchands de comestibles ! Tu as raison, toi, et les évènements ne sauraient te démentir !“ —

(A suivre.)

JAN DUREN.

PUCKIS ERDENFAHRT.

(Fortsetzung.)

4. – ADOLARS TRAUM.

Im Verlaufe der ersten Nacht, die Pucki im Grand-Hôtel Weyens-Behrli zubrachte, trug sich daselbst eine schier unglaubliche, beinahe an ein Wunder grenzende Begebenheit zu.

Adolar Bonaventura, Titularbischof von Astis Pumante (i. p. i.) der, auf einer Studienreise durch's nördliche Europa begriffen, seit einiger Zeit in Lampeduse weilte, hatte nämlich einen Traum :

Es schien dem hohen Herrn, als schlafe er in einer sternenhellen Nacht auf einer duftenden, blumenreichen Wiese, und vor sich sähe er die Jakobsleiter, die hoch in den Himmel hinein ragte und auf der sich die lieben Englein tummelten, indeß aus den geöffneten Himmelsportalen eine paradiesische Musik erklang.

Da war es Adolar, als rief plötzlich eine Stimme von oben :

„Adolar Bonaventura!“

Der Angerufene fuhr erschrocken von seinem Lager auf und rieb sich traumbefangen die Augen. Adolar lag mit dem Rücken auf dem mollen Bette seines Zimmers im Hôtel Weyens-Behrli, die Hände über dem Zwerchfell gefaltet.

Die Jakobsleiter war verschwunden, und durch das offene Fenster schien der Mond, der eine hämische Grimasse schnitt, wahrscheinlich aus Neid darüber, weil das Antlitz Adolars viel wohlgenährter aussah als das seine, denn er wandte sich bereits dem letzten Viertel zu.

Ärgerlich darüber, daß das schöne Bild ein flüchtiger Traum gewesen war, drehte sich Adolar auf die rechte Seite, um das liebliche Nachtgewebe weiterzuspinnen, da hörte er ganz deutlich zum zweiten Male die geheimnisvolle Stimme:

„Adolar Bonaventura!“

Adolar erschauerte: diesmal hatten ihn seine Sinne nicht betrogen.

Er erhob sich von seinem Lager, um wie weiland der junge Samuel, der überirdischen Stimme Folge zu leisten, da rief es auch schon zum dritten Male:

„Adolar Bonaventura!“

„Sprich Herr,“ erwiderte der Angeredete in heiliger Scheu erbebend, „sprich Herr, dein Diener hört!“

„Adolar Bonaventura!“ erklang hierauf das himmlische Mahnwort — „Adolar Bonaventura! geh hin und predige dem heidnischen Grafen Pucki von Höllenstein, der gestern in dieses Haus eingekehrt ist, mein Evangelium. Gnade sei mit dir!“

Adolar hatte, sein Gesicht verhüllend, sich auf die Kniee geworfen, denn er fürchtete, beim Aufblicken den Herrn in einer leuchtenden Wolke oder in einem brennenden Dornbusch zu schauen. Den Rest der Nacht

verbrachte er im Gebete, um sich zu seiner göttlichen Mission zu stärken.

Hätte der hohe Würdenträger geahnt, daß es der leibhaftige Gottseibeiuns gewesen, der durch das offene Fenster des Spasses halber zu ihm geredet, er hätte es sicherlich nicht unterlassen, vermittelt einiger, der Situation entsprechenden lateinischen Sprüche den höllischen Spuk zu bannen.

So aber traf Adolar Bonaventura Anstalten zur Bekehrung des Teufels!

O schnöde Ironie der Welt, welch Schicksal bereitest du manchmal den erhabensten Gefühlen!

Wir können das Betragen Puckis nicht anders als flegelhaft bezeichnen.

Die Teufel haben sich überhaupt seit Menschengedenken stets als respektlose Subjekte bewährt, und es war bisher ein großes Glück für die moralischen Güter der Menschheit, daß es erleuchtete Geister gegeben hat, wie z. B. Antonius von Padua, die die Nähe des Bösen immer rechtzeitig witterten und ihn regelmäßig mit Schimpf und Schande von dannen jagten.

Man möge ja nicht glauben, wir wollten in tendenziöser Art und Weise den erlauchten Kirchenfürsten Adolar Bonaventura, Titularbischof von Astis Pumante (i. p. i.) zum Besten haben. Pucki hat uns die Begebenheit selbst erzählt: übrigens war Adolar Bonaventura, wenn ich nicht irre, doch nur Anglicaner. Wir waschen demnach unsere Hände in Unschuld. —

Am nächsten Tage fand Pucki sein Besteck an der Table d'Hôte zur Rechten desjenigen Adolars, der hierzu die nötigen Anweisungen gegeben hatte, da es ihn drängte, allsogleich sein Bekehrungswerk an dem Grafen Pucki von Höllenstein zu beginnen.

Gegen 1 Uhr erschien letzterer und ließ sich nach einer leichten Verbeugung, die Adolar mit einem gnädigen Kopfnicken beantwortete, an dessen Seite nieder.

Die Gesellschaft, die unsere Freunde Pucki und Adolar umgab, bestand aus vier jungen Advokaten, auf deren Stirne noch keine Arbeitsüberbürdung tiefe Falten gezogen hatte, einem wirklichen Geheimrat, der infolge der respektablen Zahl Dienstjahre im Weinberge des Hôtelbesitzers bei letzterem als Fürsprech diente, wenn es hieß, die gastronomischen Rechte des Stammtisches in würdiger Weise zu wahren und, — last not least — dem Lampeduser Schriftsteller Marc O'Parnell, einer Art literarischen Hyder, der in drei Sprachen dichtete und zu dessen Rechten Adolar Platz genommen hatte. Eine außergewöhnliche Lustigkeit schien sich der Tafelrunde bemächtigt zu haben: man benahm sich geräuschvoll und lachte viel. Die Herren tranken 84er Pommard, den der Maître d'Hôtel jedesmal mit ehrfurchtsvoller Vorsicht entkorkte, wobei er mit der Serviette behutsam den Korkstaub abwischte und die Flasche in einem niedlichen Körbchen aus Rohrgeflecht den Gästen vortischte.

Adolar erinnerte sich stets bei dieser Operation des kleinen Moses im Binsenkorb: gleich der hochherzigen Tochter des Pharaos, ward er alsdann von tiefem Mitleid zum Inhalt des Körbchens ergriffen.

Das Barometer der Freude stieg mit jedem Glase; Pucki, der durch sein anziehendes Äußere die Sympathien der jungen Leute vom ersten Augenblicke seines Erscheinens an erobert hatte, nahm an der Unterhaltung regen Anteil und lachte herzhaft mit, als der Advokat und Doctor Juris Grinogorius seinen äußerst gelungenen Witz vom „Grünen Vogel“ vom Stapel gelassen.

Da uns leider Dr. Grinogorius nicht berechtigt hat, seinen Witz vom „Grünen Vogel“ der Nachwelt zu übermitteln, so müssen wir davon abstehn, ihn in diesem Kapitel zu veröffentlichen. Hoffen wir, daß Dr. Grinogorius sich dennoch erweichen und uns später den Gebrauch seiner hochphilosophischen Anekdote gestatten wird.

Als Beitrag zur guten Laune erzählte hierauf Pucki die Geschichte vom Lampeduser Advokaten, der in der Hölle die wegen Verbalinjurien verklagte Schwiegermutter des Teufels so weißgewaschen hatte, daß die zufällig auf einem Besen vorüberreitende Sünderin Kleopatra glaubte, sie sähe den Schwan der Leda, worauf sie dem vermeintlichen Vogel einen Blick zuwarf, der an Innigkeit jedenfalls nichts zu wünschen übrig ließ. Kleopatra habe ihren Irrtum erst eingesehen, als

sie den falschen Schwan zu streicheln angefangen, worauf dieser dadurch reagierte, daß er ihr einen zinnernen Bratlöffel nicht eben zärtlich in das buhlerische Frätzchen schlug.

Als Pucki seine Geschichte beendet hatte, bezeugten seine Tischgenossen ihm lachend ihren Beifall. Nur der geistliche Herr fuhr sich gleichsam unmutig mit der Serviette über den Mund, räusperte sich und sprach:

„Gestatten Sie, junger Mann, Ihr Märchen aus der Hölle scheint uns, (abgesehen von Ihrem Erzählertalent, dem ich hiermit volle Achtung zolle), dennoch ein wenig gewagt. Nicht etwa, als fühlte ich mich persönlich dadurch verletzt (ich durchreise ja des Sittenstudiums wegen die Welt und bin über derartige Sachen erhaben) aber es könnte sich unter den anwesenden Herren vielleicht jemand befinden, den Ihre allzufreie Ausdrucksweise mehr oder weniger unangenehm berührt hätte.“ —

„Nicht im Geringsten“, erklang wie aus einem Munde die Antwort der Corona, „im Gegenteil, die Erzählung des Herrn Grafen erscheint uns beinahe zu anständig.“

Adolar sah den Mißerfolg seines rhetorischen Ansatzes ein, nippte verlegen an seinem Glase und lehnte sich in seinen Stuhl zurück, während Dr. Grinogorius sich der Aufmerksamkeit Puckis dadurch bemächtigte, daß er mit dessen Glas anstieß und auf das Wohl des Höllenprinzen trank.

Der Titularbischof von Astis Pumante, der sich unter-

dessen lebhaft nachallen Seiten nach einer Rettungsplanke umgesehen, neigte sich zu Marc O'Parnell, von dem es schien, als habe er die Erzählung Puckis weniger beifallsfreudig aufgenommen, und meinte: „Wie finden Sie denn meine Bemerkung, Herr Nachbar?“

Der Angeredete, der eben beschäftigt war, mit einer jungen Dame, die ihrem älteren Herrn Gemahl vis-à-vis etwas abseits saß, zu liebäugeln, streifte den ahnungslosen Adolar mit einem kurzen Blicke und ließ verächtlich die Worte fallen:

„Quel est encore ce croquant qui s'avise de m'adresser la parole sans m'avoir été présenté?“

Adolar war von seinem Stuhle aufgesprungen; Pucki sass sprachlos vor Schreck.

Die Landsleute Marc O'Parnells, die an derartige Scenen gewohnt schienen, blieben ruhig, als hätten sie von Marc O'Parnell keine andere Antwort erwartet.

Damit jedoch auch der erstaunte Leser zum gründlichen Verständnis dieses Buches den berüchtigten Marc O'Parnell kennen lerne und sich an dessen Unart gewöhne, so wollen wir in unserm folgenden Kapitel den Schriftsteller Marc O'Parnell, den Lampeduser, in Freiheit dressiert vorführen.

5. – MARC O'PARNELL DER LAMPEDUSER.

Marc O'Parnell ist nämlich kein Irländer: er ist ein ganz communer Lampeduser. Aber das ist eben das Schöne an der Sache, daß Marc O'Parnell einen

irländischen Namen trägt und dennoch ein authentischer Lampeduser ist. Und er möchte so gerne ein Irländer sein: er hat bereits verschiedene Adelsbriefe aufgekauft, um seine Landsleute davon zu überzeugen, er sei ein Irländer, ein aus Frankreich nach Lampeduse eingewanderter Irländer.

Mich selber hat er auch zu täuschen versucht, indem er mir erzählte, er stamme aus einer alten irländischen Patrizierfamilie — sein Ururgroßonkel sei sogar in Dublin gehängt worden.

Marc O'Parnell (der Nichtirländer) hat in Paris Aesthetik studiert.

Da hättet Ihr ihn sehen sollen, wenn er auf dem hohen Stuhle eines Grill-rooms sass, mit zurückgeschobenem Cylinder, und mit dem zwirndünnen Gigerlstock in rhythmischem Tempo gegen die obern Vorderzähne klappernd.

Wenn dann irgend eine brünette oder rötlichschimmernde Schönheit zu ihm emporsehend, ihn anlachte und meinte: „Sie sind gewiß auch ein Lampeduser, wie Ihr Kamerad, mit dem Sie gestern einen Scherry-Brandy tranken?“ — dann ließ sich mein Freund Marc O'Parnell (der kein Irländer ist) tief gekränkt von seinem Stuhle gleiten, frug den Kellner, ob sein Kutscher noch nicht vorgefahren sei, oder ob der Earl of Siverston noch nicht nach ihm, dem Lord Seymour gefragt habe, und gab sodann mit ziemlich lauter Stimme zu verstehen, er müsse in den Jokey-Club, — er wolle zahlen.

Dann griff er in die Hosentasche, wo er stets Gold, Silber und englische Banknoten zusammentrug, überreichte dem Kellner einen Louisd'or, drehte das ihm herausgegebene Silbergeld wie ein Curiosum in den Fingern, als habe er nie ein so gewöhnliches Metall gesehen, sprach „Night“, und schritt von dannen, stolz wie Cid Campeador, wenn er zu Ximene ging. Er aber ging dann gewöhnlich zu Juliette.

Marc O'Parnell (der Lampeduser) trägt Halsbinden aus persischer Seide, Stehkragen à la „Floréal“ einen eng anliegenden Gehrock, Lackstiefel und einen glockenförmigen Biedermeier.

Er gefällt sich in seiner Rolle als „Arbiter elegantiarum“ die er sich aufzulegen für nötig befand, rasiert sich glatt, raucht Bostanjoclo 4, trinkt allerlei komplizierte Getränke mit schönen, phantastischen Namen wie, „Pick me up“ oder „Kiss me quick“ oder „Milk Shakes“, spricht in Rätseln und leidet an poetischem Wechselfieber. Er diskutiert über das Resultat der Rennen in Epsom und über die Jagden der Duchesse d'Uzès, verkehrt mit sogenannten Litteraten, wird in „Cénacles“ eingeführt, hält Lobreden auf sich selbst und spielt den Kritiker.

Wenn er im Salon bewundernd vor einem Marmorblock stehen bleibt, von dem man nicht weiß, ob er eine Badewanne oder einen Pfropfenzieher vorstellt, dann zieht er ganz gewichtig sein Notizbuch aus der Tasche und fängt an, eifrig zu schreiben, wobei er die Stirne runzelt und öfters die linke Hand wie einen Sterngucker vors rechte Auge hält.

Marc O'Parnell (der so gerne ein Irländer wäre) bildet sich nämlich dabei ein, etwaige vorübergehende Lampeduser nähmen ihn für den Kunstkritiker des „Floréal“.

Ich habe ihm einmal über die Schulter in's Notizbuch gelugt: es war bei der kopf- und armlosen Statue von Rodin; und da schrieb er eben: „O Susannah, wie ist das Leben doch so schön!“

Mein Freund Marc O'Parnell (der Nichtirländer) ist nämlich ein Universalkraftgenie. Er betreibt zusammen rhythmische Dichtkunst, Novellenzapferei und Romanschreiben, und weil ihm dieses merkwürdigerweise vortrefflich gelingt, so finden die Lampeduser Philister an seiner Eigenart zu nörgeln und versuchen, über Marc O'Parnell das stumpfe Beil ihres Witzes zu schwingen.

Wenn nämlich Marc O'Parnell (der wahrscheinlich nie ein Irländer werden wird) mit echt spanischer Grandezza auf dem Paradeplatz vorüberschreitet, bedeckt mit seinem wunderschönen schneeweißen Panama, der des reichsten cubanischen Pflanzers würdig wäre; dann stecken allenthalben die ehrsamen Philister ihre weisen Köpfe zusammen, und einer von ihnen reißt dabei über Marc O'Parnell (den Lampeduser) irgend einen schlechten Witz, den die andern allsogleich mit „großartig!“ oder „delikat!“ prämiieren.

Sodann quaken sie allesamt vor Freude wie kanadische Riesenfrösche, und wackeln mit dem Kopfe wie

chinesische Magots, und dann steigen sie in die Kanne und nehmen einen Achtungsschluck und rufen: „Prost!“ und setzen Fett an Fett.

Marc O'Parnell aber hört sie kichern und seine Sehnsucht wird groß nach der französischen Metropole, wo die Leute meist nach dem schönen Spruche handeln: „Leben — und leben lassen.“

Armer Marc O'Parnell, gehe hin und schließe Frieden mit den Spießbürgern von Lampeduse!

Lerne diese braven Männer ehren und lieben wie z. B. ich es tue. Sie gehören zum Gepräge der Stadt, und ich bete jeden Tag, der liebe Gott möge sie erhalten und leben lassen hundert Jahre.

Laß, o Herr, das Bier gedeihen, auf daß es ihnen wohlbekomme immerdar! Auch ihr Bäuchlein schon als das Tabernakel ihrer Seele und ihren Lehnstuhl, als das Tabernakel ihres Bäuchleins;

Laß ihnen, o Herr, ihr Leibwitzblatt, die „Fliegenden Blätter“, mit den paradoxalen Gedankensplittern und der parodierten Sekundärbahn!

Verleih ihnen ein segenreiches Kinderjahr und einen trinkbaren Federweißen!

Armer Marc O'Parnell, du Nichtirländer!

Kehre in dich und tue Abbitte an Lampeduse!

Laß das Dichten und ziehe nur Sonntags einen Gehrock an! Verbanne den „Mercure de France“ und lese Georges Ohnet: die Marlitt aber darfst du auch lesen und jedes Jahr am Kirchweihfeste den Zylinder tragen.

Um Ostern laß dir einen Sommeranzug zuschneiden und am Pfingstsonntag darfst du Punkt 11¹/₂ Uhr auf dem Paradeplatze einen „Pernod“ trinken, um die Feier dieses hohen Festes in würdiger Weise zu beginnen.

Heirate zwischen dreißig und fünfunddreißig Jahren ein anständiges, reiches Fräulein aus guter Familie, aber sieh nur zu, ob der Großvater besagter Schönen nicht mit deinem Urgroßonkel in Fehde gelebt hat, und ob ihre Cousine auch den Gruß beantwortet hat, den dein Vetter im dritten Grade am 2. Februar 1890 ihr geboten!

Dann wirst du tadellos da stehen in den Augen der Lampeduser, und sie werden mit Wohlgefallen auf dich herabsehen und du gehst nicht irre, o mein lieber Freund O'Parnell, in das Land der *Irrländer*, wo die Lampeduser dich schicken wollen, weil du dich im High-life kleidest und dabei auch noch Bücher schreibst!“

(Fortsetzung folgt.)

EUGÈNE FORMAN.

PETITS POÈMES EN PROSE.

ADORATION.

Dans mon rêve je t'ai clouée au firmament entre deux étoiles !

Etendu sur le blanc sable de mon jardin je te contemple ! L'azur sombre moule ta chair blonde comme une superbe draperie de velours, et un nuage diaphane, minuscule et vaporeux effleure ta gorge nacrée comme une dentelle merveilleuse !

La lune argentée nage dans l'or clair de ta chevelure, superbe diadème couronnant une tête royale.

Te confondant avec le parfum de la terre en fleurs mon adoration monte, monte, et s'élève vers toi.

* * *

LA CHIMÈRE.

Elle avait tes yeux verts, l'espoir de ceux qui désespèrent, et elle me regardait.

Elle avait tes cheveux blonds, l'or du couchant qui parcourt la mer frissonnante des épis mûrs, et ces cheveux je les baisais.

Elle avait les braises de tes lèvres, et tes dents roses qui égrènent le sourire des sirènes, et ces lèvres me brûlaient.

Elle avait tes mains blanches qui promènent sur mon front nuagé la caresse des neiges calmantes, et ces mains je les pressais.

Et la serrant fortement sur mon cœur je lui dis :
Reste.

Tristement elle me regarda dans le noir des prunelles et secoua la tête.

Alors je vis que sous la frange écumante des ses cheveux d'or elle avait des ailes blanches, — des ailes pour s'envoler.....

PAUL REISER.

* * *

CHOSSES TRANSCENDENTALES.

Qui connaît son âme?

Est-il seulement un homme qui puisse dire les mystérieuses clartés psychiques ?

Nous ne voyons en nous que les ténèbres — plus ou moins denses — avec leurs mornes et grelottantes chimères astrales.

Nous sommes les éternels pèlerins de la nuit vers les aurores inaccessibles.

A chaque étape de la vie, irrémédiablement, nous tendant nos inutiles mains vers des trésors insaisissables... Et même ne nous arrive-t-il pas souvent de croire que notre âme, si profonde, n'est qu'un astre chimérique, effrayant et lugubre comme une immensité qui souffre ?

Pourtant, nous les devinons bien, les idéales sensualités psychiques... Nous savons qu'elles existent, puisque nos Rêves nous le disent. Mais nous avons, devant certains vertiges, des peurs étranges qui nous empêchent d'éclairer un peu l'Enigme de nous-mêmes: frissons démoniaques de l'impassible fatalisme, qui nous font regarder notre âme avec des yeux infirmes et frêles, ténébreux de toute la cécité ancestrale... Et nous sommes condamnés à l'éternelle aspiration, à l'Impuissance inéluctable...

Notre âme veut vivre pour aimer, cependant...

„Aimez-vous les uns les autres“ a dit le Christ.

Est-ce que l'on aime quand on admire ou qu'on console?..

Peut-être.

Et quand on aime, vit-on?

La légende dorée des âmes pourrait répondre...

Parfois, il saigne en moi du ciel, comme il saigne du ciel sur la terre, au crépuscule...

Mais après?

C'est les ténèbres... Du jour ou de la nuit?..

Et la vie m'apparaît comme un essaim nocturne et fantômal d'êtres qui pleurent — ou qui sourient — dans les ténèbres — ou la clarté...

J. J. VAN DOOREN.

TONY TÜRMER.

NOVELLE.

(Schluss.)

An der Quaimauer lagen mehrere Motorboote mit den städtischen Farben am Bug. Eines davon war schon zumteil besetzt. Mehrere Herren, unter denen ich einen Korrespondenten der „Wjedomoski“ erkannte, winkten uns, ob wir mitwollten. Das Boot war klar zur Abfahrt, und wir waren kaum an Bord, so begann das Wasser über der Schraube zu wallen und zu schäumen. Das kleine Fahrzeug wand sich zwischen den schweren Amstelkähnen hindurch, an deren teerbraunen Flanken der Widerschein der sonnbeglänzten Wellen sich bewegte, wie großmaschige goldene Netze im Wind.

„Um Gott; Tony, Was ist los?“

Er starrte mit entsetzten Augen nach dem Quai, wo einer Droschke, deren Gaul zitterte und dampfte, eben zwei junge Leute entstiegen waren. Die Hände über den Augen lugten beide scharf nach uns herüber.

Tony drehte ihnen den Rücken, stieg vom Deck die paar Stufen in die Vertiefung hinab, die um den Motor herum als Sitzplatz eingerichtet war und sagte:

„Nichts. Sieh nicht hin! — Übrigens, jetzt ist ja alles egal“, fügte er leise hinzu.

Wir hatten zwei, drei Stunden Seefahrt vor uns. Wenn ihn ein Geheimnis drückte, so würde er, dachte ich, reichlich Gelegenheit finden, sein Herz auszuschütten.

Munter, wie ein flinker Poney, arbeitete sich unser Propellerchen durch die Flut. Erst waren die Wasserschollen, die sein Bug aufpflügte, braun wie Malzucker; je mehr wir uns von dem Hafen entfernten, desto heller wurde die Farbe des Wassers. Jetzt waren wir an der Stelle vorbei, wo der letzte der stinkenden Kanäle mündete, lustig, mit zitternden Nüstern flogen wir durch den steifen Morgenwind. Die Silhouette der Stadt sank langsam zurück in den milchigen Dunst, der alle Farben übertünchte. Rechts und links dehnten sich die Polder, grüne Häuschen standen da und dort zwischen ein paar Eschen in der weiten, gelben Fläche, die Lasurziegel ihrer Dächer flimmerten in der Morgensonne, rechts zog über die Deichkrone ein Gaul gemächlich einen Karren; vor uns standen gegen den Horizont Boote mit gestrafften Segeln und schienen nicht von der Stelle zu kommen. Kleine Dampfer kreuzten unsern Kurs und schaukelten uns auf ihrem Kielwasser.

Hafeningenieur Marcel de Jonghè machte den Cicerone. Er erzählte uns, wie die Polder dem Meer abgerungen werden. Der Russe sagte: „Sie pfuschen dem lieben Gott in's Handwerk. Er hat gesagt: Hier soll sein Wasser! Und die Holländer sagen: Hier soll sein Land!“

Wir standen mit de Jonghe auf dem Vorderdeck. Unsere Rockzipfel flogen um die Wette mit der Flagge von Amsterdam, die vorn am Bug im Winde knatterte.

„Dort vor uns, der grüne Fleck ist Zaandam“, sagte der junge Hafeningenieur. Der Russe geriet in eine gelinde Extase.

Tony zog mich nach dem kleinen Achterdeck. Ich merkte, etwas stand ihm bis an den Hals.

„Siehst du, mein Junge“, fing er mit zuckenden Lippen an, das gestern in Zaandam, das war — darüber hinaus kann es nichts geben!“

Und er schilderte mir ihren Tag. Sie waren wie in Träumen, in rosaroten Träumen herumgegangen, über das saubere Klinkerpflaster, zwischen den grasgrünen Holzhäuschen; an den Fenstern saßen Frauen mit rosigen Gesichtern und blonden Haaren, hatten weiße Hauben auf und nähten fleißig hinter bunten Blumenstöcken, das Stubendunkel lag als warme Folie um das leuchtende Idyll, und um das Bild herum war der grüne Holzrahmen, der es zusammenfaßte — schön zum Ausschneiden und Nachhausetragen. Auf schmalen Seitenwegen waren die Liebenden in's Grüne hinaus geraten, wo fleckige, rote und gelbe Kühe wiederkäuend im Grase lagen, wo die Windmühlenflügel sich langsam herumschwangen. Sie waren im Zar Peter-Häuschen gewesen, hatten dort Hand in Hand lange Zeit mutterseelenallein gesessen, und er hatte immer-

fort wieder aus „Zar und Zimmermann“ die Weise gesummt: „Lebe wohl mein flandrisch Mädchen!“ Dann hatten sie lange auf einer Brücke gestanden, über einem weiten, dunkeln Wasserspiegel, wo Buben mit nackten Beinen auf großen Brettern und in Zubern herumruderten.

„Ja, das Wasser! Weißt du noch, wie wir daheim als Buben an der Mosel herumstrolchten? Wie wir mit Waschbütten in den Fluß hineinsteuerten?“

„Ja! Wie lange bist du eigentlich nicht zuhause gewesen?“

„Nie mehr!“ sagte er. Die zweideutige Antwort kam mit herzbrechender Traurigkeit heraus.

„Weißt du was? Fahre morgen mit mir nach Luxemburg.“

Er preßte die Lippen aufeinander und schüttelte den Kopf.

„Damals war das Leben noch schön! Und weißt du noch, wie wir im seichten Wasser mit dem Bauch über die Kiesel rutschten, damit es aussehen sollte, als könnten wir schon schwimmen? Und wie es so fad nach dem langen Tang roch? Er war wie grünes Frauenhaar, das die Strömung kämmte. Und weißt du noch, wie damals der Knecht ertrunken ist?“

„Natürlich, sehr genau. Er kam noch einmal mit dem Kopf über Wasser . . .“

„Und dann noch zweimal mit einer Hand. So hatte er die Finger gespreizt.“

Es entstand eine kleine Pause. Dann drang ich wieder in ihn. Er wand sich förmlich unter diesen Kindheitserinnerungen.

„Du solltest wirklich mitfahren, Tony!“

„Es geht nicht. Red mir nicht zu.“

Dann war er mit seinen Gedanken wieder bei Anna Schölvink.

„Sie hat mir ihr Leben erzählt. Na ja! Die alte Geschichte. Früh verwaist, dann keine Mitgift, heißes Blut, — verführt, verlassen — das Fläschchen Laudanum — dann schließlich die Gewöhnung, sie finden sich alle damit ab, warum auch nicht, du lieber Himmel! Die einen versinken im Schlamm, die andern klammern sich unterwegs fest, wo sie einen Halt finden.“

„Die Anna Schölvinks sind die schlimmsten nicht,“ sagte ich, um das Schweigen zu brechen.

Er schluchzte und biß in sein Taschentuch.

„Geh wieder nach vorn, zu den andern“, sagte er. „Ich setze mich dort hinunter. Ich muß mich fassen. Du weißt ja nicht — ich habe mich ja vollständig selbst verloren — es ist alles — laß mich nur, es geht schon vorüber.“

Sein Leid schnürte mir die Kehle. Ich tat ihm schließlich den Willen und ging zu den andern nach vorn.

Ingenieur de Jonghe erklärte grade, wie drüben, rechts hinaus, an der Trockenlegung des Zuydersee gearbeitet wurde. Große Schuten werden mit Erdreich,

das bei einer neuen Hafenanlage ausgebaggert wird, beladen und bis an die Stelle geschleppt, wo eine Strecke Land der See abgerungen werden soll. Ein mächtiger Wasserstrahl wird mit starkem Druck in die Ladung geleitet und diese so in einen flüssigen Brei verwandelt, der durch Pumpen an's Ufer ausgegossen wird. Die Masse fließt träge ab, und so bildet sich ein künstliches Alluvium, und nach so und so viel Jahren . . .

Entsetzt falle ich de Jonghe in's Wort.

„Tony!“

Sein Platz ist leer.

„Was ist los?“ fragt der Russe.

„Mein Freund“, stammle ich und renne kopflos um das Verdeck herum.

„Der junge Mann, der vorhin mit Ihnen sprach? — — Er saß dort, hinter dem Steuer — — heiliges Donnerwetter, der ist über Bord, natürlich!“

Alle starrten wir rückwärts über den silbrigen Wasserspiegel. So weit die Augen reichten, kein Pünktchen auf der blinkenden Fläche. Eine lange, fast schnurgerade Linie, auf der Schaumbläschen schwammen, bezeichnete den Weg, den das Boot genommen hatte.

de Jonghe wechselte leise ein paar Worte mit dem Mann am Steuer, der die Achseln zuckte. Er hatte nichts gesehen und nichts gehört.

„Wenden!“ befahl der Ingenieur.

Immer noch spähten wir aus, daß uns die Augen schmerzten. Ich hörte, wie de Jonghe zu Kolonel Vincent vom „Daily Telegraph“ sagte:

„Es ist mir sehr peinlich!“ und wie der Engländer ruhig antwortete: „Es war sehr unfair von dem jungen Mann.“

Die Stadt lag noch immer in dem milchigen Dunst, der alle Farben übertünchte. Der Gaul zog noch immer gemütlich seinen Karren über die Deichkrone, die Lasurziegel der grünen Häuschen in den Poldern glitzerten noch immer in der Sonne, und von ferne kam schon wieder ein leiser Geruch von Kaffee und Tabak. Mir fiel plötzlich das lächerlich Stumpfsinnige in dieser gleichmütigen Ruhe auf die Nerven, in dieser sogenannten Majestät, mit der die Natur eine furchtbar menschliche Tragödie ignorierte. Schiebt sich nur so eine Dunstballen von Wolke vor die Sonne, gleich verdüstert sich das Angesicht der Erde, es geht ein Stirnrunzeln durch das All und ein Bangen davor durch die Herzen der Menschen. Brechen aber tausend Menschenherzen in unsäglicher Qual, die Natur nimmt in ihrer blöden Majestät davon keine Notiz. Es ist ein Gegenseitigkeitsverhältnis, bei dem wir den Kürzern ziehen, wir sind der gebende, der betrogene Teil. Warum sind wir so dumm und hängen uns an ihren steinernen Sphinxbusen und verschwenden unsre Liebe an sie, die uns nie mit Liebe lohnen kann?

Keiner von uns sprach ein Wort. Nur Marcel de Jonghe sagte, daß wir gleich zur Polizei müßten.

Als wir am Quai anlangten, traten zwei dunkel gekleidete Herren mit zweifelhaften Zylindern an's Boot und frugen, wer von uns Herr Türmer sei.

Am Quai hielt auch der Wagen, der vorhin angestaust war, und die beiden jungen Leute saßen unter der Obhut eines dritten Zylinders auf dem Rücksitz. Sie saßen dicht zusammengerückt, wie man sitzt, wenn man nicht zeigen will, daß man mit Handschellen aneinandergefesselt ist, und sie schossen finstere Blicke nach uns herüber.

Der Hafeningenieur erkannte einen der Herren, die nach Tony Türmer frugen, als Geheimpolizisten und teilte ihm mit, was geschehen war.

Ich mußte mit.

Auf der Polizei fanden sie in der Tasche meines Ueberziehers folgenden Brief, den mir Tony Türmer heimlich zugesteckt hatte, ehe er sich in die Zuydersee hatte gleiten lassen.

Lieber Freund!

Es ist mit mir aus und vorbei. Ich bin die letzten Tage so glücklich gewesen, daß ich mit dem Abglanz dieses Glückes auf meiner Seele sterben will. Ich habe geliebt und bin geliebt worden, und ich habe mich in Liebe betrunken, wie man dazu ein Recht hat, wenn man sich sein Leben lang in Sehnsucht nach Liebe verzehrt hat.

Es ist ja nun gleich, was sie ist — ich weiß nur, was sie mir war. Es ist eine Feigheit, daß ich so von

ihr spreche, aber ich will mich nicht besser machen, als ich bin.

Ich sterbe gern. Sage nicht, ich bezahle mein Glück mit dem Tod. Nein, ich habe mir das Recht auf den Tod mit dem Glück meiner letzten Tage und Nächte verdient. Jetzt magst du es wissen. Ich kam von London mit dem Auftrag, die Königin zu ermorden. Das Los hatte mich getroffen. Den ersten Tag hätte ich es vielleicht noch gekonnt. Dann kam ich in den Hörselberg. Seit ich weiß, was das Weib ist, habe ich nach Erfüllung geschmachtet. Aus der dumpfen Tretmühle meines Sklavendaseins stoßen sie mich plötzlich in die Sonne — mir, dem Durstigen, hält das Leben plötzlich den Becher an die Lippen — und ich hätte nicht jauchzen und nicht trinken sollen!

Jetzt ist alles vorbei. Ich werde hier von Londoner Genossen bewacht. Sie heften sich an meine Fersen, ich weiche ihnen aus, denn ich gehöre nicht mehr zu ihnen. Ich gelte ihnen als Verräter. Es ist Zeit, daß ich freiwillig verschwinde. Wenn schon, dann lieber in Schönheit.

Ich schreibe dir diese letzten Zeilen in dem Zimmer, in dem mich noch der Duft von ihrem Leib einhüllt. Dann fahre ich mit euch hinaus, im Morgensonnenschein. Und wenn es keiner sieht, lasse ich mich langsam, mit meiner Reisetasche am Fuß, — ich brauche dir nun nicht mehr zu sagen, was sie enthält — in's Meer gleiten — weißt du, wie der Fremdenlegionär,

von dem Koch erzählt in seinen „Erinnerungen aus dem Leben eines bösen Jungen“. Er schob leise den Schoß nach vorne Ich wußte immer schon, wenn ich einmal freiwillig aus dem Leben ginge, daß ich es so machen würde. Es ist das Schönste. Erst ist es um einen ganz hellgrün mit weißen Flocken – dann wird es dunkelrot – und dann ganz weiß und weich, als ob man in einer weißen Sonnenwolke langsam, in großem Bogen gen Himmel führe. Und wenn es am allerschönsten ist, dann sage ich noch einmal: Anna, ich habe dich so lieb!

Dann ist alles aus. Und es ist gut so.

Dein alter Freund

Tony Türmer.

BATTY WEBER.

VERS L'UTOPIE.

I

Quand l'Ennui, cette sphynge ancienne tapie
Aux tournants de mon âme où se crispent les peurs,
Vespéralement noire et confite en stupeurs,
S'abat, griffant mes chairs, comme un vol de harpie,

Je fuis le Continent glacé des Insomnies
Et frête un beau navire insufflé de vapeurs
Qui s'en ira — hors du nid des veules torpeurs —
Vers les Palais en or — là-bas — des Utopies :

Lors, je me gîte en la plus haute voile blanche
D'où mon spleen, ce très rogue et fantasque seigneur,
Vers tous les points du Monde en exode, se penche

Pour épier dans l'horizon des Mers virides
La pure Ascension des Iles du Bonheur
Sous les moussons — au loin — d'impossibles Florides.

II

Les yeux braqués vers l'Inconnu des Horizons,
Tournant la poupe aux quais suiffés des vieux Bosphores,
Cinglez, cinglez, mes spleens, au roulis des phosphores
De bleu teignant les mers comme des floraisons.

Et vogue cette Argo, quêteuse de Toisons
Sous les bons vents du Sud de joie enfant mes pores,
Droit aux signaux brandis rouges des sémaphores
Traçant la route en or et neuve des Jasons !

Pourtant je sais que ma très haute Evasion
Sous pavillon bleuté de claire Illusion
N'attérira jamais aux futures Colchides,

Car voici que déjà, dressés comme des rocs,
Veillent les „très réels“ et voraces Molochs
Peuplant la mer au loin d'écueils chiméricides.

DEUTSCHE LITTERATUR.

(MONATSRUNDSCHAU.)

Im Anschluss an meinen kleinen Aufsatz über den „lieben deutschen Johannes“, wie ihn Franz Servaes begeistert nennt, möchte ich an dieser Stelle zuerst auf drei neue Bücher von Johannes Schlaf die Aufmerksamkeit lenken.

Das erste ist eine Novellensammlung und heisst „Frenderchen und Anderes“ (Grethlein und Co. Leipzig und Berlin). Es ist durchweg bester Schlaf. Die Titelnovelle gibt sich im Anfang ein wenig barock, der Schluss ist ergreifend. Die zweite, „Schlaraffe“ genannt, ist sicheres Hineinfühlen in eine jener seltsamen, verblödeten Existenzen, die der Natur am Ende doch viel näher stehen als wir und vieles sagen könnten, wenn sie die Gabe der verständlichen Rede hätten. Schwächer als die anderen ist die Träumerei „Das Bergfräulein“ und das letzte der sechs Stücke, „Eine seltsame Wanderung“ betitelt, ein blendender Versuch, aber wohl kaum mehr. Am meisten sagt meinem Geschmack die kurze Skizze „Der Herr“ zu; da ist alles restlos gestaltet, was bei einem solchen Vorwurf gestaltet werden konnte.

Oben wurde der Einfluss Walt Whitmans auf Johannes Schlaf erwähnt. Der Deutsche kommt nun mit einer geistesverwandten Übersetzung des Amerikaners, die in Reclams kostbarer und billiger Universalbibliothek erschienen ist. Das Prinzip seiner Whitmann-Übersetzung besteht nach den Worten Schlafs in der Einleitung darin, „dass man dem Original gegenüber eine respektvolle, unbedingte Treue bewahrt und dabei dasselbe doch bis ins letzte hinein in einen entsprechenden deutschen Ausdruck überträgt. Diese Kunst der Übersetzung erfordert ebenso sehr respektvolle und uneigennützig Versenkung in das Material und Assimilation an

dasselbe, wie eine selbständige und verwandte Psyche; eine vollkommene Objektivität, die in solchem Falle demnach zugleich eine Subjektivität bedeutet, die sich in ihrem Elemente fühlt.“ Diesem Übersetzerideal ist Schlaf ziemlich nahe gekommen.

In einem Bändchen „Der Krieg“, erschienen in der Bard-Marquardtschen „Kultur“ beschäftigt sich der Dichter des „Meister Ölze“ mit der kulturellen Bedeutung und der Notwendigkeit des Krieges. Wir können seine Schlüsse in Allgemeinen nicht billigen, verweisen aber alle Interessenten mit Nachdruck auf das interessante Büchlein, das mit sehr gelungenen Reproduktionen der Schlüterschen Skulpturen am Berliner Zeughaus geschmückt ist.

* * *

Der Verlag S. Fischer in Berlin gab zum mindesten vier beachtenswerte Publikationen, den dritten Band der Werke Dehmels, enthaltend „Weib und Welt“; den ersten Band der Prosaschriften Hugo von Hofmannsthal, einen Roman von Charlotte Knoeckel „Die Schwester Gertrud“ und ein Erstlingswerk: „Ott, Alois und Werelsche“ von Albert Steffen.

Wir hätten etwas Kostbares verloren, wenn Hugo von Hofmannsthal seine Prosaschriften nicht herausgegeben hätte; das kann der erste Band schon reichlich lehren. Er enthält den Vortrag „Der Dichter und seine Zeit“, eine eigenartige Deutung und Fassung von Geheimnissen, die immer neu vor uns auftauchen, wenn wir über das beängstigende Problem der dichterischen Schöpferkraft nachdenken, einen fingierten Brief, in dem ein gewesener Dichter die Ohnmacht schildert, in seiner eigenen Sprache zu reden, eine Sprache, die Niemand, vielleicht er selbst nicht, versteht, das lyrische „Gespräch über Gedichte“ und den weniger guten und eigenartigen Vortrag über „Shakespeares Könige und grosse Herren.“ Es ist doch nichts mit der Behauptung, Hofmannsthal sei nur ein müder und verschlagener Ästhet; fragt man sich, wodurch seine Prosaschriften eben den eigentümlichen Glanz und ihre einschmeichelnde Art gewinnen, so kommt man darauf, dass es aus dem warmen

Verhältnis des Dichters zum reichen und höheren Leben kommt. Der gebildete Pöbel kann freilich nichts verstehen, wenn ein Mensch zu ihm redet, der bei sich auch das letzte Stückchen Pöbel, das ursprünglich in jedem steckt, überwunden hat. Die Hofmannsthal-Ausgabe ist von E. R. Weiss würdig-einfach ausgestattet.

Charlotte Knoeckel hat in demselben Verlage schon ein Buch gegeben. „Kinder der Gasse“ hiess es. Ich kenne es nicht; aber das vorliegende „Die Schwester Gertrud“ gab mir reichlich Lust, auch das erste kennen zu lernen. Ich erzähle die Handlung des letzten nicht; sie ist zu dumm romantisch, trotzdem in der That der Krankenschwester — sie tötet einen Menschen, der nach seiner Genesung verblödet und gelähmt weitersiechen müsste — bei den eigentümlichen Umständen Abgrundtiefe und wirkliche Umwertung steckt. Der grosse, sehr grosse Wert des Buches liegt in der einfachen sicheren, von Erleben reichen Wiedergabe der Atmosphäre des Krankenhauses. Die Poesie einer ärztlichen Operation wird auf monumental starke Weise gewonnen. Die Ökonomie im Stil ist bei Charlotte Knoeckel vielleicht bleibende Eigenschaft, und dann wird sie eine der Besten werden.

Ein Anfänger ist Albert Steffen; ein halb dummer, halb kluger, halb naiver, halb zerrütteter Anfänger, der in dem Drei-Jünglings-Buche „Ott, Alois und Werelsche“ ein Chaos von entzückenden Thorheiten und wertvollsten Kleinigkeiten gegeben hat. Er hat das Kind in sich noch nicht überwunden, und ist doch schon so alt; er spielt wie ein Kind, nur spielt er wie ein lyrisches Kind. Und solche gibt es nicht, soll es mindestens nicht geben. Wenn Steffen mal aufgehört hat zu tollen und dabei viele kleine, gut komponierte Sachen schreibt, um sich zu stählen, wird er viel mehr werden als ein begabter Schriftsteller, viel viel mehr sogar als dieses drollige, wirklich drollige Buch dem Kenner verraten kann.

FRANZ CLEMENT.

LUXEMBURGISCHE KULTUR.

Julius Keiffer. — **Jugenderinnerungen oder Sitten und Gebräuche.** 2. vermehrte Auflage. Genehmigt von der Grossherz. Unterrichtskommission. Luxemburg 1907.

Professor Keiffers Buch ist in der zweiten Auflage die erste war empfehlend rasch vergriffen — ein ganz anders geworden; es ist reicher und besser und ein ungängliches, nicht genug zu lobendes Repertorium für die Kenntnis der intimen und wirklich fruchtbaren Seiten unserer Kulturgeschichte geworden. Dabei ist es ein persönliches Buch, trotzdem der Verfasser desselben in reiner Objektivität den geschilderten Dingen dienen wollte, anstatt sein individuelles Verhältniss zu den Dingen in den Vordergrund zu stellen. Eben dieser scheinbare Mangel jeder persönlichen Note ist die Eigenart, und so paradox es auch klingen mag, die Persönlichkeit dieses Buches. Der Verfasser der Jugenderinnerungen stellt sich rein als Medium vor den Schatz hin, zu dessen Vermittler er in seiner geruhigen Art wie kein zweiter berufen war und lässt ihn in ureigenen, anmutenden Tönen zu sich reden; man kann kaum ungekünstelter, unmittelbarer schreiben als Julius Keiffer. Die Poesie der Dinge, die er uns vorführt, ist eben so stark, dass jeder artistische Einschlag sie eher kompromittirt als gesteigert hätte. In seiner gesunden Art hat Keiffer das richtig empfunden und den Vorwurf, den man manchmal und anscheinend nicht mit Unrecht seinem Buche macht, nämlich der Vorwurf der Formlosigkeit, wandelt sich in dieser Hinsicht zu einem Lobe

Ich will keinen Vergleich machen, der dem Autor und seinem tüchtigen Buche schaden könnte, ich will die Bewertung desselben durch hohe, zu hohe Vergleiche nicht schwieriger machen. Aber ich konnte nicht umhin, bei der Lektüre der Keiffer'schen Jugenderinnerungen an die Wanderungen durch die Mark Brandenburg von Theodor Fontane zu denken. Keiffer verhält sich in seiner Bedeutung zu Fontane ungefähr wie Luxemburg zur Mark; das Verfahren ist aber dasselbe. Es muss richtig sein, sonst hätte der

Dichter Fontane, wohl ein anderes eingeschlagen; dasjenige, das er gewählt, gleicht dem unseres Wanderers durch Luxemburg aufs Haar.

Keiffers Buch ist das erste in seiner Art gewesen; es wäre zu wünschen, dass es nicht das letzte in seiner Art wäre. Man kann von dem gegebenen Muster abweichen; einerseits dichterischer und anekdotischer, andererseits wissenschaftlicher werden, aber der eingeschlagene Weg ist im Grunde der richtige zu einer fruchtbaren Erforschung unseres köstlichen heimischen Volkstums. Die Energie, welche bisher auf so manchen historischen Krimskrams verwertet, worden, wäre in dieser Richtung viel besser nutzbar gemacht.

Die Lehrer unter unseren Lesern machen wir darauf aufmerksam dass das Keiffersche Werkchen die Genehmigung der Unterrichtskommission trägt. Ein besseres Preisbuch gibt es für dieses Jahr wohl kaum: es kann unseren Jungen helfen, das allmählich schwindende Verhältnis zur heimischen Art wiederzugewinnen.

F. C.

BIBLIOGRAPHIE.

Adolphe Retté. — **Du Diable à Dieu, histoire d'une conversion**, préface de François Coppée. Léon Vanier, éditeur, A. Messein succ., 19, Quai Saint-Michel, Paris. — 1 vol. fr. 3.50.

En novembre 1899 je découvris chez un quelconque bouquiniste du quai Voltaire un minuscule volume de la Bibliothèque Artistique et Littéraire, d'une impression irréprochable, agrémenté d'une eau-forte et relevé d'un hommage à M. Ferdinand Brunetière signé Adolphe Retté. Les doigts impatients de l'éminent critique n'en avaient jamais froissé les pages. L'ayant extrait du fond de la boîte où, soigneusement intact et nullement découpé, il gisait depuis huit ans, entre un paroissien romain et un roman de M. Alexis Bouvier, je déposai 50 centimes dans la main calleuse de mon libraire en plein vent et m'en fus lire *Thulé des Brumes*.

Thulé des Brumes est un livre délicieux. Symboliste notoire, Adolphe Retté s'y complaît dans le brouillard. Mais dans ce brouillard, parfois, des éclaircies si lumineuses surgissent que tout le livre en conserve un rayonnement; l'île ensoleillée s'entoure d'une obscurité défensive, comme d'une ceinture de murailles; une fois passée la ligne d'ombre, on baigne dans la lumière!

Ce livre me plut. Si bien que toutes les œuvres de Retté y passèrent et que depuis, il n'a rien édité que je n'aie lu. ... avec plus ou moins d'intérêt.

Quiconque s'attache à un poète, désire connaître un peu de sa vie. Ce que j'en appris, établit une personnalité fantasque et curieuse. Au résumé, voici: Retté va avoir 44 ans; il a écrit 22 livres, peut-être 23. De famille nettement antireligieuse, élevé sans foi, abandonné à lui-même dès l'âge de 12 ans, astreint quelque temps aux pratiques protestantes, engagé à 18 ans, il se lança, dès sa libération, à corps perdu dans la littérature: critique violente et haineuse, pages de prose merveilleuse et de vers délicats; nouvelles, poèmes, articles innombrables, tour à tour et simultanément érotique et blasphématoire, sensuel et mystique; en 1891 **faisant**.

volontiers parade d'opinions cléricales et monarchistes, jurant par le trône et l'autel", en 1893, s'affirmant anarchiste avec Tailhade. Il fut socialiste à son heure, chut dans l'ornière scientifique, oscilla entre le paganisme et le bouddhisme, s'avéra panthéiste jusqu'en ces derniers temps, culbuta dans la débauche, adora puis attaqua Mallarmé, dit de Coppée tout le mal possible et quelque autre encore, eut des haines sensationnelles, abomina retentissamment la Sainte Vierge et le Sacré Cœur, s'enivra avec volupté, devint homme des bois en forêt de Fontainebleau, perdit sa femme, s'acoquina à une « créature vicieuse et vénale », « mit toujours à soutenir, à défendre ses opinions successives une ardeur sans égale » et, d'avatar en avatar, se révèle aujourd'hui dans *Du Diable à Dieu* catholique romain et convaincu : « Revenu de ses longues erreurs il est maintenant en adoration devant son crucifix et prie la Vierge Marie avec la candeur d'un enfant. » Et M. Retté, à qui le retour d'âge et, d'après son propre aveu « le dégoût de sa donzelle » ont fait trouver le chemin de Damas sur le sentier de Cornebiche, répète avec componction l'invocation d'Huysmans : « Pardonnez, Sainte Vierge, au s... que je suis. »

Pour quiconque a suivi Retté, cette révolution n'a rien qui étonne ; ce poète est le tempérament exalté par excellence. A l'encontre de plusieurs, j'estime sa conversion parfaitement sincère ; à l'encontre de plusieurs autres, je ne la crois pas durable ; passée l'époque des crises de découragement, vaincue l'angoisse morale qui le torture, le solitaire de Guermantes évoluera de nouveau, sans doute ; c'est la faiblesse, non le raisonnement qui l'a jeté dans le sein du catholicisme ; ce problème psychologique a une solution physiologique.

Aussi cette conversion n'est-elle pas une gloire pour l'Eglise ; d'autres se convertirent, avec une lucidité froide, en pleine possession de leurs facultés, et s'avérèrent après, plus et mieux qu'avant maître, de leur pensée et de leur expression. *Du Diable à Dieu*, en revanche, est un livre incohérent et agité, le plus faible de tous ceux que Retté ait écrit ; à considérer cette eau bourbeuse,

on regrette les brumes initiales ; quant au merveilleux ciseleur de cette *Thulé* légendaire, le voilà descendu au pire style Saint-Sulpice ; il y a des phrases qui font sursauter ; avoir sculpté des Vierges souveraines aux portails des cathédrales et devenir enlumineur de plâtres pour église de village, c'est acheter trop cher son salut éternel ! — Verlaine converti ne cessa de faire honneur à la littérature, ni d'ailleurs Huysmans, ni bien d'autres ; Adolphe Retté, converti, la ridiculise. — MARCEL NOPPENY.

* * *

Reçu : Henri Strentz : **Le regard d'ambre**, Poèmes. — Sansot et Cie, Paris, 1 vol. fr. 3.50.

Gaston-Denys Périer : **Proses à Gilles Luijck**. — L'Édition artistique, Paris et Verviers. — 1 vol. 2 fr.

Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages adressés à la rédaction.

LES REVUES.

Remy de Gourmont publie dans le **Mercure de France** du 15 mai : *Une loi de constance intellectuelle*, dans celui du 1^{er} juin la suite de ses *Epilogues*. M. Remy de Gourmont est le plus subtil des „dissociateurs d'idées“. — Lire (1^{er} juin) les *Lettres allemandes* de Henri Albert.

Dans le tome IX de **Vers et Prose** André Gide paraphrase merveilleusement la parabole de l'*Enfant Prodigue* ; des vers d'Albert Mockel, d'Arthur Daxhelet etc. ; un poème de Paul Fort : *La Peste* ; Jean de Gourmont évoque le souvenir de Charles Guérin. — De Jean Moréas : *Le Président de Brosses à Venise*.

Antée (juin) publie, de Remy de Gourmont, les *Idées romantiques* à propos du livre de E. Lasserre le *Romantisme français* ; de Stuart Merrill : *L'œuvre poétique d'Arthur Symons*. Lire : *Revue*, d'Eugène Montfort : *Floréal* n'y est pas oublié.

La **Belgique artistique et littéraire** (juin). Cette excellente revue s'ouvre sur deux merveilleux poèmes du grand Emile Verhaeren. Deux nouvelles : attendrie, celle de Sander Pierron, ironique, celle d'Armand Varlez ; la suite de l'intéressant roman de Carl Smulders : *La correspondance de Sylvain Dartois*. Lire : de Paul André : *En marge d'un roman belge* et *Les Livres* par les poètes Arthur Daxhelet et Georges Marlow.

Dans la **Revue fuuambulesque** (mai-juin) : Une prose truculente de Maurice des Ombiaux, des vers libres de Georges Remaekers et un très beau poème de notre collaborateur René Schmickrath : *Chasseurs de Chimères*.

La **Revue luxembourgeoise** (partie française) : M. Arthur Herchen, traitant de la lutte de Pie VII et de Napoléon I^{er}, prévoit, par analogie, l'issue de la lutte présentement engagée entre la France et Rome. — L'étude de M. P. Reuter : *Un siècle de grammaire comparée* est intéressante. — M. Eugène Wolff traite avec compétence les sujets d'art. — Lire les critiques littéraires de M. J. Meyers.

M. N.

* * *

ERRATA.

Notre collaborateur M. J. Hansen nous prie de bien vouloir rectifier deux coquilles de son précédent article : *Lourdes dans les romans de Zola et d'Huysmans*, qui rendent incompréhensibles les phrases où elles figurent : page 110, ligne 7, lire : «*ce qu'il y a eu de proprement anti-chrétien dans son inspiration*» et non «*anti-chrétien, donc son inspiration*» ; page 109, ligne 7 : «*pouvait*» et non «*pourrait*».

* * *

Nous prévenons MM. nos collaborateurs qu'il est indispensable que les articles destinés à la publication le 21 du mois, soient entre nos mains à la date extrême du 5 du même mois.

* * *

Le présent fascicule est le dernier du Tome I^{er} de *Floréal*. Nous publierons en supplément à notre prochain numéro la table des matières complète du premier tome.

Automobilisme.

LUXEMBOURG

Grand Garage — Boulevard Royal. Téléphone 23.
Georges Saur, Ing. des Arts et Manufactures, Propriétaire.

Case à louer

Véritable
LIQUEUR BERNARDINE

de l'Hermitage Saint-Sauveur

Case à louer

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes ————— L'abonnement, 6 francs l'an

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmotte, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Montfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine, BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.

☉ LIRE ☉

Le Mercure de France

Le Semeur

Le Pays Lorrain

Vers et Prose



Antée

La Belgique artistique
et littéraire

Le Beffroi.

Zur Lektüre empfohlen :

März

Neue Rundschau



Österreichische Rundschau

Süddeutsche Monatshefte

Die Schaubühne

Case à louer

FLOREÁL

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE
MONATSSCHRIFT FÜR KUNST UND LITTERATUR

3, Place d'Armes, Luxembourg

paraît le 21 de chaque mois
sur 64-96 pages

erscheint am 21. jedes Monats
64-96 Seiten stark

Littérature — Poésie — Théâtre — Art
Philosophie — Histoire — Sociologie
Critique — Lettres françaises, allemandes et luxembourgeoises.
Bibliographie

La rédaction laisse chaque rédacteur indépendant et seul responsable
de ses articles.

Collaborateurs réguliers: — Regelmässige Mitarbeiter:

MM. Franz Clement — Eugène Forman
Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Palgen
Batty Weber — Nicolas Welter

Abonnements	}	1 an. 1 Jahr.	6 M.	3 M.
Abonnementspreise		10 fr.	5 fr.	3 fr.

Pour la publicité on traite à forfait.

FLOREÁL ne publie que de l'inédit.

LES CAVES

DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DU CASINO DE LUXEMBOURG

offrent aux connaisseurs

le plus grand choix de Vins

des meilleurs crus

de France, de la Moselle, de la Sarre et du Rhin

à des prix défiant toute concurrence.

SPÉCIALITÉ DE VINS

PROVENANT DES VENTES PUBLIQUES DE TRÈVES

GRANDS CRUS DE BORDEAUX (Mise du Château)

BOURGOGNES — CHAMPAGNES

S'adresser à l'ÉCONOME DU CASINO

ou directement à la COMMISSION DES VINS.

QUELQUES CRUS RECOMMANDÉS:

Médoc 1900.....	la bouteille fr.	1.15
Margaux 1897.....	”	2.00
Moulin-à-vent 1900.....	”	1.75
Hermitage 1899.....	”	3.75
Périntet & fils 1895..	”	10.25
en paniers pris à Reims, 7 fr.		
Georges Goulet 1900.....	”	11.25
Wormeldange A 1904.....	”	1.15
Piesporter 1904.....	”	2.10
König Johannberger 1904.....	”	3.00

Envoi sur demande du catalogue complet.